

L'ACTION CATHOLIQUE  
Organe de  
L'Action Sociale Catholique.  
Rédaction et administration :  
2, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION  
CATHOLIQUE

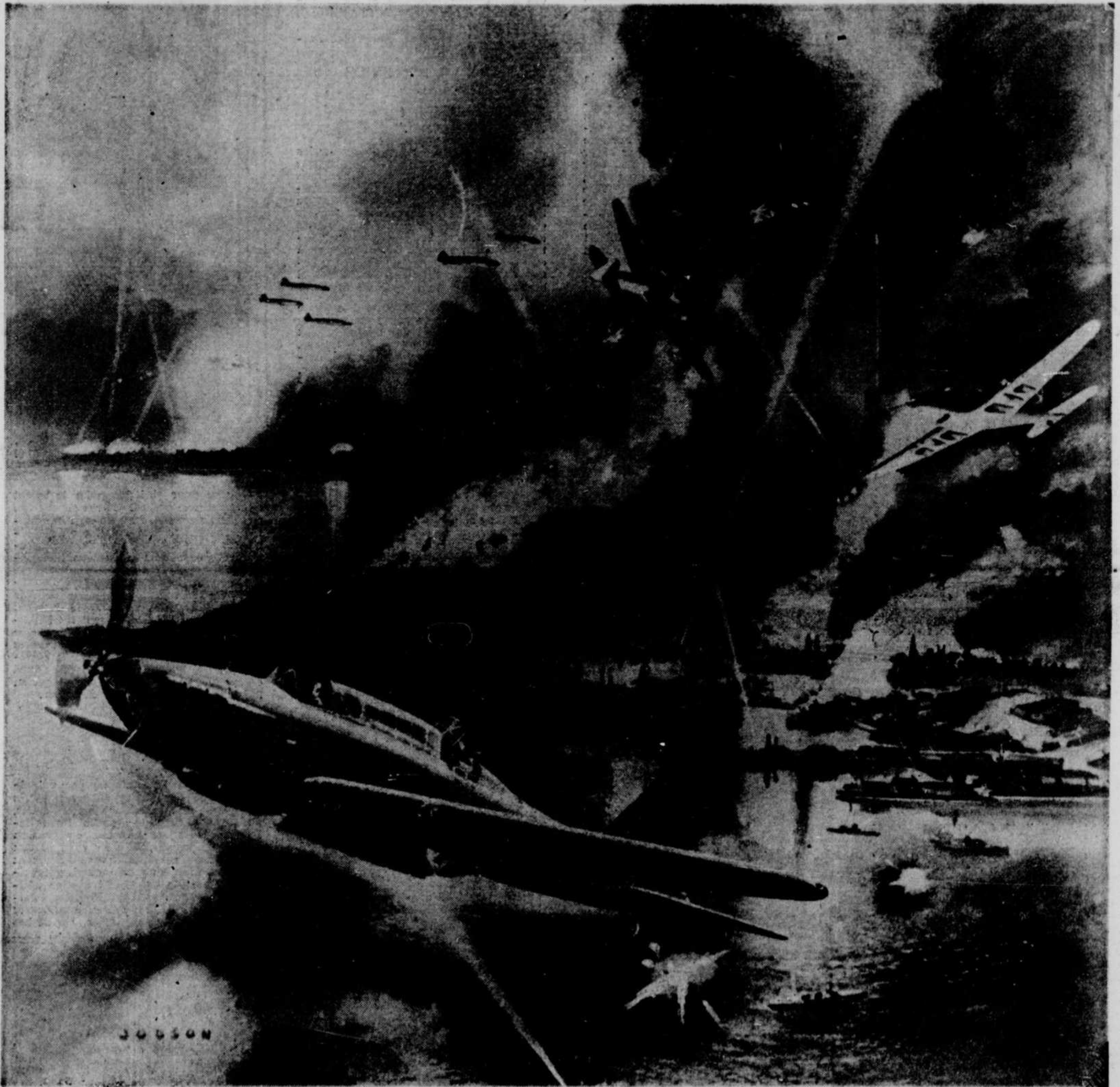
16 PAGES  
EN COULEURS

Vol. IV — numéro 51

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 15 décembre 1940

## Le bombardement des bases allemandes d'invasion



● Nuit après nuit, les aviateurs britanniques ont bombardé les ports de France, de Belgique et de Hollande occupés par les Boches, ports destinés par les Nazis à servir de points de départ pour l'invasion de l'Angleterre. De récents communiqués du ministère britannique de l'Air ont révélé que ces raids ont causé des pertes considérables aux troupes allemandes massées nombreuses dans ces ports. — Notre artiste, par le tableau que nous publions aujourd'hui, nous montre un bombardier anglais, du type Fairey Battle, retournant à sa base après avoir laissé tomber sa provision de bombes sur le port français du Havre. On peut voir, sur la côte française, des deux côtés du Havre, et cela à perte de vue, des incendies allumés par les bombes anglaises.

(COPYRIGHT Transatlantic News.)



● Saint JEAN EUDES à Saint-Pierre de Rome

Le 22 juin 1939, mourait en notre ville un vieux Père bien connu des paroissiens du Saint-Coeur de Marie, pour sa bonté souriante et son dévouement. C'était le Père Alexandre Braud, un Eudiste retiré depuis quelque temps au presbytère de la Grande-Allée. Cette mort pensait-on parmi ses confrères, survenait au moins un an trop tôt, car le Père Braud venu au Canada en 1891, avait assisté aux premières fondations des Eudistes en Acadie, et cette année, par ses mérites, et par ses souvenirs, qu'il racontait d'une façon charmante, il aurait ajouté un intérêt tout particulier aux fêtes du cinquantenaire de l'arrivée parmi nous des fils de saint Jean Eudes.

Les Pères Eudistes, que l'on trouve maintenant disséminés en de nombreux endroits des Provinces Maritimes et du Québec, sont donc au Canada depuis 50 ans. Et pourtant, que d'oeuvres accomplies en ce court demi-siècle!

## I.—LES EUDISTES EN ACADIE

### Le collège Ste-Anne de Church-Point.

En septembre 1890, deux Pères quittaient la France pour le Canada. C'étaient le P. Blanche, futur vicaire apostolique de la Côte-Nord, et le P. Morin, mort à la Pointe-au-Père, en 1934.

Leur Supérieur Général, le T. H. P. Ange LeDoré, leur avait donné comme obéissance d'aller fonder un collège classique pour la population acadienne de la Nouvelle-Ecosse. C'était l'aboutissement de toute une suite de démarches entreprises par quelques membres du clergé d'Acadie et par Mgr O'Brien, archevêque d'Halifax, homme à l'esprit large et au coeur d'or. Les difficultés étaient nombreuses. Elles auraient fait reculer des caractères moins fortement trempés que les PP. Blanche et Morin. Ils se mirent cependant à l'oeuvre dès leur arrivée, prirent possession de deux paroisses qui leur étaient offertes sur les bords de la baie Sainte-Marie, au sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse, et commencèrent à recueillir les fonds et les matériaux nécessaires à l'édification du collège. Grâce à la générosité de la population acadienne de l'endroit, plutôt pauvre pourtant, grâce aussi à des dons du Père Blanche et d'autres Pères Eudistes, en septembre 1891, le collège Sainte-Anne de Church-Point ouvrait ses portes aux jeunes Acadiens de la Nouvelle-Ecosse. C'était le pionnier de l'instruction classique française en cette province. Depuis, en dépit de lourdes épreuves, comme l'incendie de janvier 1899 qui le détruisit de fond en comble, le collège Sainte-Anne a poursuivi d'année en année son oeuvre pacifique de relèvement et d'instruction. En juin

# Les EUDISTES

## CINQUANTE ANS

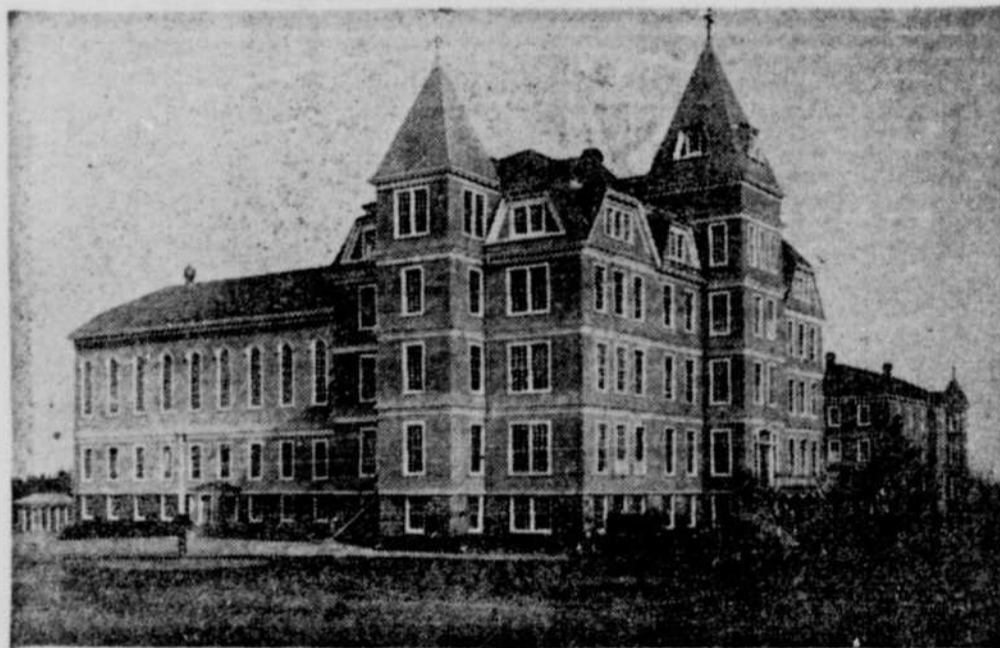
dernier, alors que les fêtes du cinquantenaire de la province eudiste canadienne s'y déroulaient d'une façon brillante, il pouvait présenter fièrement une couronne de 200 prêtres sortis de ses murs, et de nombreuses vaigurs professionnelles dans tous les domaines de la vie sociale du pays.

### Le grand séminaire d'Halifax.

Dès 1895, le petit noyau eudiste de la Baie Ste-Marie commençait à pousser des racines ailleurs. Et ce fut une nouvelle fondation qui dut bien plaire à saint Jean Eudes, qui institua sa congrégation principalement pour l'oeuvre des Séminaires. Sollicités par Mgr O'Brien, grand admirateur de leur savoir faire et de leur dévouement, quelques Pères quittèrent le collège Sainte-Anne pour ouvrir à Halifax le grand séminaire interdiocésain du Saint-Coeur de Marie. Là comme à la baie Ste-Marie, les épreuves ne manquèrent pas dès le début. Ce fut surtout la mort subite du premier supérieur, le saint Père Cochet, survenue quelques mois à peine après la fondation. C'était une lourde perte pour une province naissante et qui manquait de personnel. Cependant cette épreuve qui semblait menacer la vie même du nouveau séminaire, devint une source de bénédictions. Le Père Cochet était considéré comme un saint, et sans doute, le sacrifice qu'il fit de sa vie pour son séminaire, lui fut un gage de prospérité. A l'occasion du cinquantenaire de la Province Eudiste canadienne, le grand séminaire d'Halifax peut à bon droit dénombrer ses gloires. Plusieurs évêques sont sortis de ses rangs, et de nos jours sur toute l'étendue des provinces maritimes, on compte peu de prêtres qui ne puissent revendiquer ce séminaire comme Alma Mater.

### Le collège du Sacré-Coeur de Bathurst.

Les Eudistes étaient solidement établis en Nouvelle-Ecosse. Leur marche



● Le collège classique STE-ANNE de la Pointe de l'Eglise (Church Point), Nouvelle-Ecosse. — 1890.

de conquêtes pacifiques les porta ensuite dans le nord du Nouveau-Brunswick, sur les bords de la Baie des Chaleurs. Sur l'initiative de Mgr Allard, curé de Caraquet, ils fondaient en janvier 1899, en ce joli village acadien, un collège classique français. Nous n'en retracerons pas l'histoire. Comme au collège Ste-Anne, les croix ne lui ont pas manqué. Là aussi l'incendie fit son oeuvre, et à deux reprises. Un premier, en 1915, occasionna le transfert du collège de Caraquet à Bathurst. Mais à peine était-on installé dans ce nouvel endroit, plus central, qu'un deuxième incendie ne laissait du collège que quelques murs calcinés. Malgré les épreuves, cette oeuvre

● Le collège SACRE-COEUR de Bathurst, Nouveau-Brunswick.

d'éducation française et catholique a prospéré, et Bathurst peut maintenant s'enorgueillir d'avoir fourni en 35 ans, plus de 160 prêtres au clergé des Provinces Maritimes.

## II.—DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

### Saint Jean Eudes et la Nouvelle-France.

Jusqu'à présent nous avons vu les Pères Eudistes ne se dépenser qu'auprès des Acadiens. Mais des ouvriers de ces premières heures, comme le Père Dagnaud, plus tard curé-fondateur du Saint-Coeur de Marie, avaient compris qu'un établissement dans la province de Québec aurait les plus grands avantages, et pour l'avenir des oeuvres déjà existantes, par l'apport de nouvelles vocations, et pour le rayonnement des si belles doctrines de saint Jean Eudes.

Le grand apôtre du culte liturgique des Saints Coeurs de Jésus et de Marie n'a d'ailleurs jamais été complètement un inconnu pour la Nouvelle-France. Ne fut-il pas, de son vivant même, l'intime ami de l'illustre évêque de Québec, Mgr de Montmorency-Laval? Ils échangeaient des lettres qui respiraient l'ardeur de leurs saintes âmes. Quand l'évêque missionnaire se rendait en France, il ne manquait pas d'aller voir son saint ami, puis de rapporter en son lointain diocèse quelques-uns de ces livres où, en profond théologien qu'il était, saint Jean Eudes chantait les gloires des Sacerés-Coeurs ou reprenait et expliquait la doctrine de saint Paul sur l'identification du chrétien du Christ. Le grand missionnaire normand avait aussi d'autres relations en Canada. Sa réputation de grand amant de la sainte Vierge avait traversé les mers, et nous voyons un missionnaire jésuite, le Père Chaumonot,



● Le T. Rév. Père François LEBESCONTE, c.j.m., 16e Supérieur général des Eudistes.

lui écrire pour lui demander le secret d'un amour si ardent. Il eut encore des relations avec Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, et Mère Catherine de Saint-Augustin, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec. Ces deux âmes d'élite ont donc subi l'influence spirituelle de saint Jean Eudes. On n'est pas étonné alors de voir l'office qu'il composa pour la fête du Saint Coeur de Marie, dont il fut l'instituteur, célébré avec solennité dès le XVIIIème siècle dans les communautés de Québec. Toutes ces relations expliquent aussi l'honneur à nul autre pareil qu'eut le Canada d'être consacré dès sa naissance, au Saint Coeur de Marie.

### La venue des fils de saint Jean Eudes en Nouvelle-France.

Il est impossible de ne pas voir le doigt de la Providence en ces rapports multiples du fondateur des Eudistes, avec l'élite religieuse de la Nouvelle-France. N'était-ce pas une préparation éloignée à la venue de ses fils? Deux tourmentes révolutionnaires devaient être l'occasion d'un contact plus immédiat. D'abord la grande Révolution obligeait la Congrégation des Eudistes à faire comme toutes les autres, à se terrer sur place, ou à se disperser. Un de ses fils, le Père Lecourtois, parvint ainsi



1890-1940

# en terre canadienne D'APOSTOLAT



● Le Rev. Père ALBERT D'AMOURS, s.j.m., provincial des Eudistes au Canada.

aux rives du Saint-Laurent. Il y desservit successivement Saint-Nicolas, puis les missions de la rive droite du fleuve, puis celles de la rive gauche, et la Malbaie, dont il bâtit l'église; enfin, St-Laurent sur l'île d'Orléans, où il meurt en 1826.

Il n'y avait cependant rien de profond dans ce premier contact. Il faut attendre l'autre tourmente anticléricale, celle du combisme, moins violente que la première, mais plus sournoise.

Le R. P. LeDoré était alors supérieur général des Eudistes. Dès 1890 il prévoyait cet orage, et en conséquence, il crut bon de se préparer de loin pour faire face au désastre. En 1893 un premier voyage en Amérique le conduisit successivement auprès du cardinal Taschereau, de Mgr Bégin, coadjuteur de Québec et futur archevêque, des évêques de Valleyfield, d'Ottawa, de Rimouski, de Chicoutimi. Ses grandes qualités de cœur et d'esprit lui conquirent en ces occasions d'utiles amitiés parmi les membres de l'épiscopat canadien. Aussi, en 1903, quand les iniques lois du "petit père Combes" furent votées, le souvenir de la Nouvelle-France, de cette terre si accueillante et si chrétienne, lui vint à l'esprit. Il résolut de lui demander refuge et travaux pour ses Pères. Le Père Blanche, déjà fondateur du collège de Sainte-Anne, devait aller préparer de nouvelles fondations. Cet ambassadeur avait certainement l'âme des premiers explorateurs, car quelques mois lui suffisaient pour parcourir la majeure partie de l'Amérique du Nord, de New-York à la Nouvelle-Orléans et au Dakota, de Chicoutimi à la Nouvelle-Ecosse, et de Québec aux Montagnes Rocheuses.



● Le scolasticat de Charlesbourg.

Les premières fondations québécoises :

### Le Vicariat apostolique du Golfe St-Laurent.

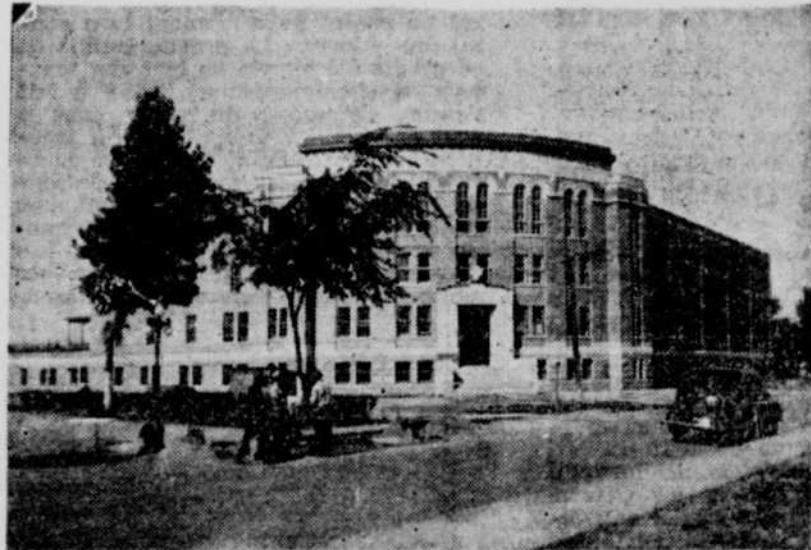
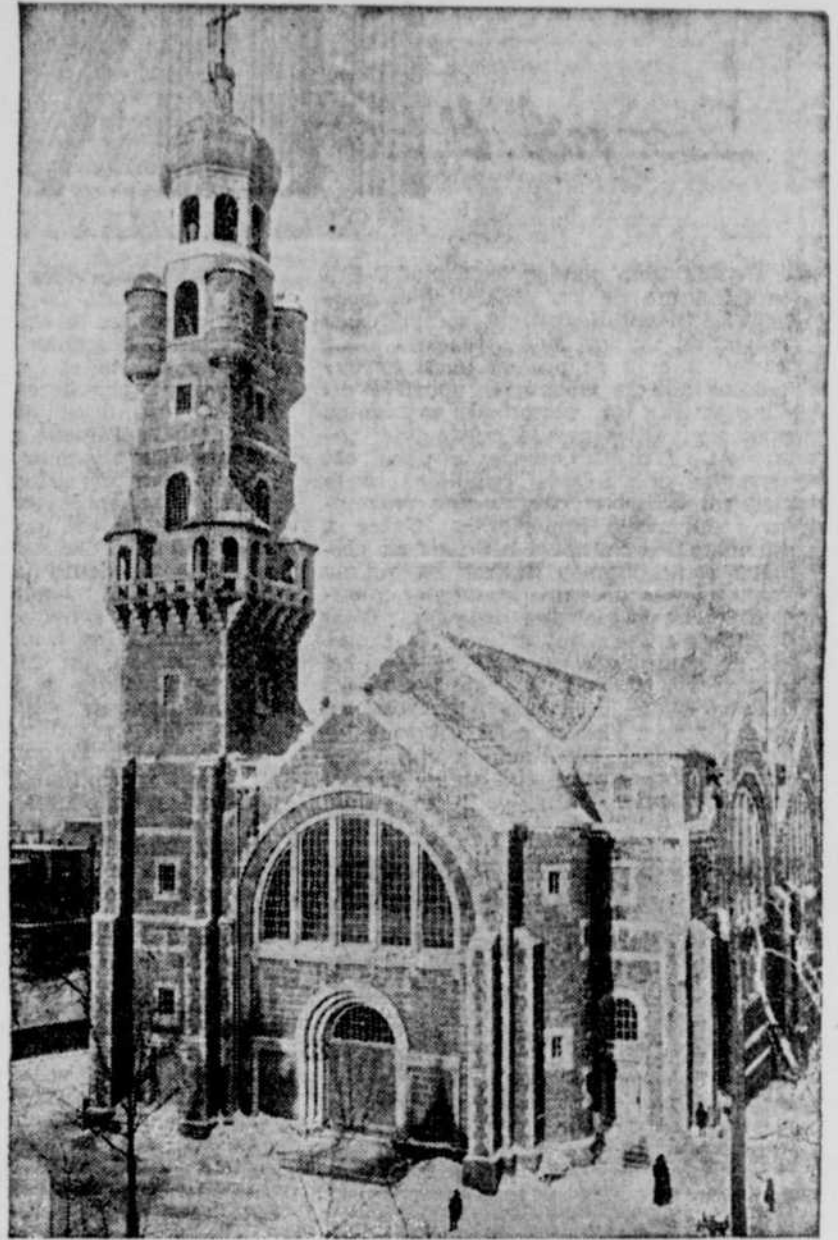
Il revint en France, et l'année suivante commença vers l'Amérique du Nord, l'exode des Eudistes français. Quelques Pères prêtèrent d'abord leur concours à des diocèses des Etats-Unis, mais ces fondations furent toutes éphémères. Le véritable enracinement eut lieu tout le long de la grande voie fluviale québécoise, de Montréal à Québec, de la Pointe-au-Père à Chicoutimi et à Chandler, et sur la Côte-Nord du Saint-Laurent, de Bersimis à Blanc-Sablon, aux limites du Labrador. Les évêques reçurent les nouveaux arrivants avec une paternelle bienveillance. Quelques-uns devinrent pour un temps professeurs aux séminaires de Valleyfield, de Rimouski, de Chicoutimi, de Nicolet; Mgr Blais leur confia la paroisse-pèlerinage de Ste-Anne de la Pointe-au-Père, qu'ils dirigent depuis ce temps; Mgr Labrecque leur donna la paroisse du Sacré-Coeur de Chicoutimi, où ils travaillent encore avec beaucoup de fruits; ils eurent aussi la paroisse de Chandler, et un peu plus tard les aumôneries des Soeurs du Bon-Pasteur à Montréal.

Mais leur véritable terre de mission, celle où le plus grand nombre de ces exilés volontaires devait se dépenser, c'est le Vicariat Apostolique du Golfe Saint-Laurent. Il leur fut confié le 13 juillet 1903, par un décret de Rome, sur les instances de Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, qui ne pouvait suffire à un diocèse si étendu.

Même en s'en tenant aux grandes lignes, on ne peut songer ici à écrire l'histoire de cet immense Vicariat. Mais lorsqu'un historien s'avisera de le faire, que de pages admirables ne pourra-t-il pas tracer! On n'en aura guère écrit de plus belles dans toute l'histoire religieuse canadienne. C'était une entreprise héroïque et qui demandait une foi inébranlable en la Providence chez ces Pères, de se disséminer ainsi le long d'une côte de 600 milles, en majeure partie inhospitalière, dans des postes ou villages situés à de grandes distances les uns des autres, et sans voies de communication suffisantes. Les Eudistes entreprirent cependant cette oeuvre, sans doute avec esprit de sacrifice, mais aussi, joyeusement; et ce qu'ils ont accompli sur la Côte-Nord du Saint-Laurent égale en beauté, en grandeur, bien des pages de l'histoire missionnaire catholique.

De nos jours, les conditions ont bien changé. Mgr Blanche, premier Vicaire Apostolique du Golfe, ne connaîtrait plus les aventureux voyages qu'il accomplissait vers 1905. L'avion survole et relie d'une façon assez régulière les postes d'autrefois devenus maintenant villages ou même petites villes. Quelques tronçons de routes s'ébauchent. Les ser-

● L'église Saint-Coeur de Marie, à Québec. Cette paroisse a été fondée et confiée aux Eudistes, en mai 1918



● L'externat classique SAIN-JEAN-EUDES, à Québec.

vices de bateaux sont bien organisés. Baie-Comeau, la ville manufacturière, est venue animer toute la vie économique de la Côte.

L'actuel évêque du Havre St-Pierre, Son Excellence Mgr LaBrie, pouvait donc au cours d'une intéressante causerie donnée au Saint-Coeur de Marie l'an dernier, présenter une vue optimiste de son immense vicariat. Mais toute aventure, faisait-il remarquer, n'en est pourtant pas disparue. La Côte-Nord demeurera encore longtemps un pays aux vastes forêts solitaires, au froid rigoureux. Chiens et cométiques ne sont pas prêts de s'évanouir, et l'isolement des longs mois d'hiver, la pauvreté de certaines parties seront encore pour le missionnaire de lourdes croix. Partout cependant, sous la poussée d'un dévouement que nulle épreuve ne peut abattre, les oeuvres fleurissent parmi la population clairsemée mais attachante et très fidèle à sa foi. Des écoles se fondent, de nouvelles églises surgissent au sein d'un paysage aux beautés naturelles insoupçonnées. Ainsi se poursuit l'oeuvre commencée par Mgr Blanche, continuée sous les fructueux apostolats de Mgr Chiasson puis de Mgr Leventoux, et maintenant dirigée par Son Excellence Mgr LaBrie.

### Lévis — Laval-des-Rapides.

1903-1904 furent donc pour les Pères Eudistes des années trépidantes de fondations et d'organisation en terre lau-

rentienne. Une courte période de repos suivit. Elle fut nécessaire pour consolider les fondations, pour un enracinement durable. Ce ne fut pas long cependant. 1911 voyait s'ouvrir à Lévis une résidence de missionnaires, qui, quelques années plus tard sera transportée avec la Maison Provinciale, à la nouvelle paroisse assumée par les Eudistes à Laval-des-Rapides, diocèse de Montréal. Cette oeuvre, comme celle du Séminaire d'Halifax, dut grandement réjouir le cœur de saint Jean Eudes. Après les travaux des grands séminaires, les missions sont en effet pour les Pères Eudistes, l'une des fins principales de leur Institut.

### Dans la ville de Québec :

Paroisse du S.C. de Marie  
Scolasticat de Charlesbourg  
Externat classique de  
St-Jean-Eudes.

1918 marque enfin le commencement de l'apostolat des Eudistes en notre ville de Québec. Le 5 mai de cette année, dans la chapelle des Soeurs du Bon-Pasteur, le R. P. Dagnaud réunissait les ouailles de la paroisse que le cardinal Bégin venait de fonder et de confier aux Eudistes. Par cette nouvelle fondation, un vœu de Mgr de Laval se trouvait réalisé, puisqu'en 1682, le grand évêque

● Lire la suite en page 10

Vol. IV, No 51 — 3 —

# Quand l'**HIVER** arrive au Canada

Depuis des années le Canada tire profit d'une de ses plus vieilles ressources naturelles : la neige. Les neiges de l'hiver sont attendues aussi impatiemment et prisées aussi expertement par la confrérie sportive du Canada que les pluies du printemps sont accueillies par le cultivateur canadien. L'utilisation de la neige est devenue une science populaire et la neige a été convertie en une ressource économique importante. Grâce à la neige les touristes affluent au Canada toute l'année durant, ce qui ne manque pas de faire bénéficier généreusement la richesse du pays. C'est la neige encore qui a porté le Canada au premier rang dans le domaine des sports d'hiver. Depuis longtemps l'hiver a été la saison des jeux au grand air; à l'heure qu'il est tous les sports d'hiver ont acquis une très grande importance sur une échelle internationale.



● Un premier contact avec le "remonte-skieurs". — (Photo C. N. R.)

Un des sports d'hiver les plus populaires au Canada est celui du ski. Ce divertissement vivifiant et délicieux fut mis en vogue tout d'abord au Canada par lord Minto lorsqu'il était gouverneur général à Ottawa vers la fin du dernier siècle; et l'Ottawa Ski Club a la distinction d'être un des premiers établis dans tout le Dominion.

Graduellement le goût de ce sport s'est propagé d'une province à l'autre et des cercles de skieurs ont été formés en maints centres importants depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Aujourd'hui ces clubs sont au nombre de 115 et comptent plus de 25,000 membres. En outre il y a des milliers de jeunes dans toutes les régions du pays qui ne sont associés à aucun club mais qui s'adonnent à l'exercice du ski pendant tout l'hiver.

Depuis quelques années on a vu l'expansion rapide d'un programme ayant pour objet d'agrandir les facilités des sports d'hiver au Canada, du ski en particulier. Des hôtels, des chalets et des pavillons sont à la disposition des skieurs dans tous les principaux centres qu'ils fréquentent; on a mis en bon état des sentiers, des sauts et des voies de skieurs et on a aménagé des installations de halage à nombre d'endroits en vue d'éviter aux amateurs qui aiment la descente des pentes inclinées la fatigue de la montée.

Les Parcs nationaux du Canada qui, depuis de longues années, se trouvent au nombre des plus grands rendez-vous récréatifs du Dominion pendant la belle saison commencent graduellement à développer leurs attraits pour la saison d'hiver. Ceci est vrai surtout de certains parcs des Rocheuses. Ici l'on trouve des zones presque illimitées de divertissement pour la saison d'hiver : les pentes alpestres

et sont recouvertes de neige profonde, d'une légèreté de poudre, incomparable pour les courses à slalom. Les grandes descentes, longues de plusieurs milles et qui sillonnent des paysages grandioses au point de défier toute description, rendent inoubliable l'agrément goûté par les amateurs qui viennent séjourner en ces sites pour s'y adonner au sport du ski. Les épreuves du championnat national du ski pour le Canada ont eu lieu au Parc national de Banff en 1940, et plusieurs des meilleurs skieurs du continent américain y ont pris part. Des convois spéciaux y ont transporté les foules de Calgary et d'Edmonton, en Alberta, et des voitures spéciales à l'intention des enthousiastes du ski ont été ajoutées aux trains réguliers partout de Vancouver et de Toronto.

Au Parc national de Jasper, situé dans les Rocheuses, lui aussi, se trouve une des plus longues pistes de ski dans tout l'oeut canadien: elle mesure trois milles et demi en longueur et elle a une inclinaison de 4,500 pieds. C'est la seule pente au Canada qui rencontre la norme exigée par la Fédération internationale du Ski : une inclinaison d'au moins 2,600 pieds; elle a la réputation d'être une des pistes les plus intéressantes de l'Amérique. Elle se trouve à proximité de la ville de Jasper, centre administratif du Parc, d'où elle est facilement accessible soit en chemin de fer soit en automobile. On peut faire du ski d'un bout de l'année à l'autre en certaines parties du Parc national de Jasper.

Le parc national de Revelstoke, plus à l'ouest, dans les montagnes Selkirk est un centre de ralliement bien connu des skieurs. La grande colline de ce parc a été témoin de bien des tournois de championnat et l'on y a fait nombre de records du monde pour le saut en skis. A présent on y a aménagé une nouvelle côte pour les courses à slalom et les courses de descente : ses difficultés fourniront une rude épreuve aux experts et offriront de vraies sensations aux novices. Les sentiers de skieurs qui traversent des paysages d'un pittoresque inouï ajou-

probable que ce divertissement du ski tent au charme des parties de ski dans ce magnifique parc des montagnes.

Peu de gens auraient cru qu'une paire de skis (qualifiés, avec à-propos, de "brancos de bois" par un brave indien qui, pour la première fois, voilà quelques années, venait d'être témoin d'un saut en skis) auraient révolutionné les sports d'hiver au Canada en si peu de temps. Bien qu'on reconnaisse au Canada la possession, en plus large mesure, qu'aucun autre coin du globe, de tout ce qui facilite le sport du ski, ce qui a retardé le développement de ce sport d'hiver c'était le manque d'organisation et, en partie, les lacunes du transport. Aujourd'hui, grâce à l'aménagement de pavillons exprès où les skieurs peuvent trouver nourriture et repos, les enthousiastes peuvent pénétrer des régions qui jusqu'ici étaient inaccessibles. Ils explorent les sentiers silencieux dans la grande solitude d'un univers fait de soleil et de neige poudrée — une neige si blanche et si pure qu'on n'y voit d'autres empreintes que les traces des inoffensives créatures sauvages qui habitent ce monde de féerie.

Le perfectionnement des moyens de transport a également joué un rôle important dans l'extension du territoire que parcourent aujourd'hui les skieurs ordinaires : non seulement des trains spéciaux circulent aux principaux rendez-vous du ski; en maints endroits les routes d'automobile sont entretenues dans un état carrossable pendant toute la saison d'hiver. Tous les samedis après-midi, après la première bonne bordée de neige, on peut voir sortir des villes, grandes et petites, du Canada, des processions d'autos, skis et bâtons attachés au marchepied ou à la capote de la voiture ou, selon la mode plus récente, fixés dans un support exprès appliqué sur le dessus ou à l'arrière de la carrosserie. Nombre de jeunes maintenant font du ski la nuit, spécialement lorsque les endroits propices se trouvent assez près d'une ville; le sport du ski revêt au clair de lune un cachet particulièrement agréable. Il est bien



● Sur les pistes entre la Malbaie et la Baie St-Paul, dans le comté de Charlevoix. — (Photo C. N. R.)

nocturne se répande de plus en plus avec l'installation de l'éclairage mettant les obstacles bien en vue lorsque les rayons de la lune sont obscurs.

En prévision d'une affluence plus considérable de touristes venant de la république voisine, des colonies canadiennes de ski surgissent, comme par enchantement, de l'Atlantique au Pacifique. Les collines vêtues de leur beau manteau de neige invitent les enthousiastes qui veulent faire étalage de leur adresse sur les côtes, les courbes et les descentes rapides; elles attirent aussi les amateurs qui veulent faire du ski pour le simple plaisir de la chose et qui tiennent à ne pas pas trop s'éloigner à l'heure des repas. Décidément les Canadiens sont devenus appréciateurs de la neige; leur enthousiasme contagieux pour les sports d'hiver et l'esprit de camaraderie qui les anime à l'égard des étrangers qui visitent leurs stations d'hiver, font que bien des visiteurs reviennent chaque année. La "Dame des Neiges" de Kipling est une hôtesse hospitalière et elle a amplement de place pour ses convives.



● Saint-Sauveur, avec sa fameuse "côte 70", compte de nombreux remonte-skieurs (Skito). — La Baie St-Paul, dans le comté de Charlevoix, se prépare actuellement à fournir un service identique aux nombreux skieurs qui visiteront cette région par les "trains de neige" du Canadian National. — (Photo C. N. R.)

# TERRY

MILTON  
CAIFF

Le temps est venu d'agir et d'agir vite. Prends la moitié des hommes, Fan-Tan et porte-toi sur l'autre flanc! Nous allons prendre les envahisseurs entre deux feux!

Tout de suite, M. Terry!

Nous avons chassé les envahisseurs hors de la maison. Terry et Fan-Tan les attaquent maintenant de deux côtés! Vos hommes feraient mieux de se battre avec nous, Chopstick, ou ce sont les Chinois qui vous pendront!

Il obéira maintenant, Patrick... Il est aveugle comme une taupe sans ses lunettes et je le surveille!

La bande de Terry avance! Qu'on fasse attention de ne pas tirer sur ses hommes!

Regardez! Les envahisseurs lancent des fusées pour voir mieux où se trouvent les hommes de Terry!

Couchez-vous, M. Terry! Des fusées éclairantes!

Je ne m'attendais pas à cela!... AIE!

Terry est blessé! Il est tombé sous la lumière de cette fusée là où on pourra facilement tirer sur lui!

Prenez garde!

Surpris par la soudaine apparition de Hu Shée, les envahisseurs arrêtent un instant de tirer!

C'est une femme!

Bien entendu! Tirez dessus... elle essaie de transporter ce jeune blanc dans la maison!

Elle va nous échapper!... Vite, lancez-vous à ses trousses, imbéciles! Et ne revenez pas, si vous êtes incapables de la rejoindre!

11-24

Je vais maintenant essayer de te montrer que je suis reconnaissante, jeune blanc!... Mais, si j'échoue, tu ne sauras probablement jamais ce qui est arrivé!

# "NOS Forces NATIONALES"

Notre NOMBRE :---ce qu'il est ; ce qu'il doit être ; pour qu'il le devienne

Après l'étude des "forces que démontre notre Histoire", on a commencé celle des "forces qui se confondent avec notre être", dans la série des conférences radiophoniques données, chaque samedi soir, au poste CHRC, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. La première de ces dernières forces, c'est NOTRE NOMBRE. Le Conseil diocésain de notre Société nationale avait prié l'un de ses directeurs, M. Jean-Thomas Perron, journaliste à l'"Action Catholique", de traiter ce sujet, le samedi 7 décembre.

par  
**Jean-Thomas PERRON**  
journaliste à l'"Action Catholique"

NOTRE NOMBRE, on en parle souvent, et avec raison, puisque la preuve est faite de la prolifération des Canadiens-Français. La remarquable fécondité des familles canadiennes-françaises est universellement connue, écrivait M. André Siegfried, en 1906. Cent fois, on a célébré ces familles de dix, quinze, parfois vingt enfants. C'est un fait reconnu de tous, que le petit peuple de Champlain, après trois siècles et plus de vicissitudes de toutes sortes, après bien des batailles, non seulement militaires mais aussi politiques, a définitivement conquis sa place au soleil d'Amérique. Le Saint-Laurent lui appartient et il ne lui sera pas ôté. Là, sur un territoire grand comme la France, la nation canadienne-française est maîtresse de ses destinées, et il n'y a rien d'elle de les accomplir. Aujourd'hui, la nation canadienne-française, plus consciente de sa force et de ses destinées, s'achemine avec calme vers son idéal; elle résiste victorieusement aux assauts de ses ennemis.

Le nombre, à lui seul, n'est-il pas une force dans une démocratie où le peuple tient véritablement les rênes du pouvoir. S'il est une force, le nombre n'est pas tout. Il faut que le nombre soit dévié par la culture; alors il devient un indispensable outil de progrès. On trouve, dans le nombre, une certitude de survie. C'est le premier moyen de conserver aux influences ancestrales ce pays baptisé français.

Ainsi, après plus de 300 ans de luttes, nous avons pour nous le nombre. Avec Québec pour centre inébranlable, nous tenons avec vaillance dans les forteresses extérieures, dans l'Acadie, l'Ontario, l'Ouest américain et l'Est américain. Nous sommes près de SIX millions restés fidèles au vieux idiôme et à la foi religieuse de nos ancêtres.

En 1608, Champlain ne comptait autour de lui que 28 compagnons. Le recensement de 1665 indiqua une population de 3.215. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, nous étions 15.000, et 30.000 en 1727. On admet généralement qu'en 1765 nous n'étions pas beaucoup plus de 70.000.

Si, sous le régime anglais, il est plus difficile de s'y reconnaître, on constate toutefois que l'augmentation des nôtres est toujours à poids constant. Emile Miller nous dit que nous étions 170.000 en 1791, et 570.000 en 1831; ce dernier chiffre comprenait les Français de la Louisiane, qui sont actuellement au moins un demi-million. Le recensement qui se fit de 1842 à 1844 montre une population d'origine française au Canada de 538.213.

Lors du recensement de 1871, le premier sous le régime de la Confédération, nous étions un million. Quarante ans plus tard, soit en 1911, nous étions deux millions. Ce chiffre passa à près de deux millions et demi en 1921, et le dernier recensement, celui de 1931, donne, comme population

d'origine française au Canada, 2.927.990. Ces chiffres ne tiennent évidemment pas compte des nôtres qui sont passés aux Etats-Unis et qui constituent aujourd'hui un groupe assez respectable puisqu'on l'estime à au moins deux millions. En admettant que l'augmentation des nôtres a été, de 1931 à 1940, proportionnelle à celle de 1921 à 1931, alors qu'elle fut de près d'un demi-million, on peut conclure que nous sommes actuellement, au Canada, environ trois millions et demi; ce qui fait, avec les deux millions de frères qui vivent de l'autre côté de la ligne 45e, un groupe de près de SIX millions. Ce n'est pas beaucoup à côté des cent et quelques millions d'anglophones qui vivent sur ce continent, mais c'est tout de même quelque chose.

Si nous voulons quelques détails sur la répartition des nôtres à travers le Canada, nous devons avoir recours aux chiffres du recensement de 1931. Nous voyons alors que nous sommes 2.270.000 dans le Québec, 300.000 en Ontario, 137.000 au Nouveau-Brunswick, 57.000 en Nouvelle-Ecosse, 51.000 en Saskatchewan, 47.000 au Manitoba, 38.000 en Alberta, 15.000 en Colombie britannique, 13.000 à l'Île du Prince-Edouard, 250 au Yukon et un peu plus de 200 dans les Territoires du Nord-Ouest.

Ce qu'il importe de retenir, ce n'est pas tant les chiffres absolus que les comparaisons. Des 2.927.990 personnes d'origine française qu'il y avait au Canada, en 1931, près des quatre cinquièmes (77,7%) se trouvaient dans la province de Québec, 10% en Ontario, 5% au Nouveau-Brunswick, 2% en Nouvelle-Ecosse, 1% au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta, et 1/2 de 1% dans l'Île du Prince-Edouard et en Colombie.

Maintenant, quel pourcentage de la population totale de chaque province la population d'origine française forme-t-elle? Dans le Canada, d'abord, 28%; dans le Québec, 79%; au Nouveau-Brunswick, 31-1-3%; Île du Prince-Edouard, 15%; Nouvelle-Ecosse, 11%; Ontario, 9%; Manitoba, 7%; Saskatchewan et Alberta, 5%; Colombie britannique, 2%.

On sera peut-être surpris d'apprendre que la race française est le plus nombreuse de toutes celles qui habitent le Canada. Ses enfants, on l'a vu, sont au nombre de 2.927.990. La race anglaise en compte 2.741.419, la race écossaise 1.346.350 et la race irlandaise 1.230.808.

Au point de vue catholique, les nôtres sont encore les plus nombreux, soit 66,48% du total. 2.853.000 sur un total de 4.300.000. Le groupe catholique le plus important, après les Canadiens-Français, est constitué par les Irlandais, soit 385.000. Notre race est encore celle qui compte parmi ses membres la plus forte proportion de catholique, 97 ou 98 pour cent. Viennent ensuite les Italiens (93%), les Belges, les Polonais, les Slovaques, les Yougoslaves, les Hongrois, les Ukrainiens, les Autrichiens, les Indiens, les Roumains, les Irlandais, etc. Ces derniers sont 31% catholiques.

On a certes eu raison de s'étonner, d'une telle manifestation de vitalité. Au cours de notre histoire, notre nombre a doublé tous les trente ans, en moyenne. Ayant atteint le premier million en 1871, nous ne passons à deux millions qu'en 1911, soit une période de 40 ans. Il est vrai que c'est pendant cette période que s'est produite la ruée vers l'usine américaine. D'ailleurs, les nôtres, dans les autres provinces, se sont aussi multipliés par deux tous les trente ans. C'est quelque chose, surtout si l'on note que cette augmentation est due à la natalité.

Les résultats acquis, surtout vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, furent tels que les Anglais eux-mêmes furent obligés de reconnaître les progrès accomplis par les nôtres, aussi bien dans le Québec que dans l'Ontario. C'est ainsi que le "Mail", de Toronto, écrivait non sans tristesse, après le recensement de 1891:

"Les chiffres que nous donnent les dénombrements de la race française sont vraiment extraordinaires. Le nombre des émigrants qui sortent de la vieille France pour venir s'établir au Canada, sous l'ancien régime, n'a pas dépassé 10.000. L'émigration venant de France cessa effectivement en 1700. En 1763, malgré les guerres sauvages et toutes les misères de la vie de colon, dans ce temps-là, la population de la colonie comptait 70.000 habitants, et aujourd'hui la race française au Canada et aux Etats-Unis, s'élève à près de deux millions. Les établissements anglais créés dans Québec par les autorités impériales, dans le but d'éliminer l'influence française, disparaissent les uns après les autres."

Le taux de notre natalité a donc été énorme; de 1760 à 1770, il a marqué 65,3 par mille, soit un intérêt de plus de 6%. Le taux a baissé, depuis les temps héroïques, quoiqu'on le retrouve, aussi généreux, en certaines parties du Québec. Notre natalité faiblit. En 1922, il était descendu à 37,5 par mille, soit 3,7%. Encore ce chiffre n'est-il pas exact, à cause des villes où la population est mêlée. Dans les comtés ruraux où les Canadiens-Français sont presque seuls à vivre, le taux de natalité dépasse 4 pour cent.

A ce compte, combien serons-nous dans cinquante ans? Il faut certes renoncer, disait M. Montpetit, aux fols espoirs exprimés naguère par un homme aussi grave que Vauban: 25 millions en 1970; et aux prévisions enthousiastes qui nous promettaient pour le siècle à venir les unes 15 millions, les autres 32 et même 48 millions. Les Anglais eux-mêmes, à la fin du siècle dernier, allaient un peu trop loin. Le "Mail" de Toronto écrivait en effet: "L'habitant canadien-français ne se contente pas d'envahir les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de fonder des colonies dans le Nord-Ouest; il pousse vigoureusement les Anglo-Saxons hors d'Ontario. Il est probable que dans 25 ans les Français seront les maîtres dans la partie est d'Ontario jusqu'à Kingston, sans compter tout le nord de la province."

Les calculs établis sur différen-

tes bases, raisons géométriques, tables d'intérêts, addition du quart en dix ans, répondant avec plus de pondération; il est probable que, vers 1960, nous serons six millions au Canada. A ce taux d'avance, on avait prévu deux millions et demi en 1921, ce que la réalité a confirmé.

En 1961, la population du Canada variera probablement entre 25 et 30 millions. Notre proportion au total, qui était de 45,3 pour cent sous l'Union, sans compter les provinces Maritimes, et de 28,5 pour cent pendant la période 1901-1911, oscillera entre 24 et 30 pour cent. Il en serait autrement si le mouvement d'immigration devait être aussi fort qu'il le fut au début du présent siècle. La population du Canada dépasserait alors 31 millions, ce qui n'est pas impossible, puisque les Etats-Unis ont connu la même progression de 1810 à 1860, et nous ne représenterions plus, sur ce chiffre, que 19,5 pour cent.

L'expérience du passé a montré que, pour augmenter ses effectifs, notre groupe ethnique ne peut compter que sur lui-même. Pendant longtemps, nous avons eu à soutenir une lutte formidable contre l'Europe en route vers le Canada. En 1913 seulement, 400.000 immigrants sont entrés au pays, soit un chiffre à peu près égal à notre accroissement naturel de 1911 à 1921. Pour tenir tête à cet envahissement, nous n'avions que notre natalité, ne pouvant guère espérer de l'immigration, de l'arrivée plus intense de colons français et belges. Heureusement pour nous, les millions d'immigrants attirés au Canada par la réclame officielle se sont disséminés: les uns ont franchi la frontière américaine, les autres sont retournés dans leur pays, si bien que, le tassement fait, notre situation n'a pas changé. Nous avons tenu.

Nous eussions fait mieux si, avec la même ardeur que nous avons mise à répandre la vie, nous avions combattu la mort qui nous décime encore à coups précipités et l'émigration qui nous a pris une partie de notre population.

Notre natalité se maintient encore très favorable. De tous les pays civilisés, dit l'Annuaire du Canada (1939), la province de Québec est considérée comme ayant le taux le plus élevé d'accroissement naturel par 1.000 âmes. "Au milieu des misères qui nous attristent, disait Mgr Georges Gauthier, il nous reste des ressources qui justifient tous les espoirs. Nous pouvons regarder avec confiance vers l'avenir, si nous réussissons à maintenir le taux de notre natalité et à nous préparer des hommes supérieurs." Mais ce précieux apport, qui nous vient de nos berceaux, subit malheureusement des brèches profondes.

De 17,1 qu'il était en 1931, le taux d'accroissement naturel de la province de Québec, en 1937, était de 12,8 (9,6 pour tout le Canada). Il a diminué, comme partout ailleurs, c'est entendu, mais le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre. Même à l'état actuel, ce taux se compare favorablement à celui des autres pays. Nous sommes encore au premier rang. Le Japon suivant de près avec 12,8 et la Hollande avec 11,5. Ce sont les seuls pays dont le taux dépasse celui du Canada tout entier. Ce taux est de 8,7 pour l'Italie, 7,2 pour l'Allemagne, 5,2 pour les Etats-Unis, 2,7 pour l'Angleterre et de 0,3 pour la France.

Deux causes ont entravé notre progression numérique: l'émigration et la mortalité. On a dit que

de 1860 à 1920, le chiffre de notre population perdue par l'émigration n'était pas loin de 700.000. Si nous avions gardé tous ces frères, notre province serait aujourd'hui la première du Canada, par le nombre. Le mal est moins aigu de nos jours. Il faudra le faire disparaître totalement.

Si le taux d'accroissement naturel de notre population est encore le plus élevé, il ne s'ensuit pas que notre taux de mortalité soit bas. Ce qui nous sauve, ce sont toujours nos berceaux. Dans la province de Québec, le taux de mortalité est de 11,1 contre 9,5 pour tout le Canada. On réalise donc combien le nombre de nos décès est exagéré et combien il nuit à notre progression numérique.

La mortalité infantile et la tuberculose sont les deux plus grandes causes qui figurent dans le tableau de notre mortalité générale. Nous devons dire que toute une évolution s'est faite depuis quelques années. Plus qu'auparavant, notre peuple est convaincu de la nécessité de conformer sa vie aux lois de la santé et d'intervenir, comme il le convient, au premier symptôme de malaise quelconque. L'enseignement pratique et effectif reste l'arme de choix pour faire donner à l'hygiène son plein rendement. Qu'on lui fasse la part large, à l'école, l'usine, chez soi, partout. Alors, l'hygiène protégera efficacement toute la population et elle se révélera de plus en plus un facteur de premier ordre d'expansion nationale.

Pour que notre capital humain garde sa triple valeur, qui consiste dans sa force d'expansion, sa force productive, sa force stratégique, il faut qu'il garde sa moralité. La pureté de mœurs, qui permet à notre peuple de survivre, a écrit le Père Dugré, pourra seule lui permettre de croître. On ne peut concevoir que le peuple canadien-français devienne puissant sans être profondément vertueux. S'il déclinait moralement en atteignant l'âge adulte, il passerait subitement de l'adolescence à la décrépitude, serait incapable de résister aux pressions qui l'entourent, se laisserait pénétrer par des éléments hétérogènes, perdrait ses caractéristiques et finirait bientôt par disparaître.

Le premier résultat de l'immoralité, chez les peuples comme chez les individus, c'est de diminuer l'énergie vitale. La famille est partout la première victime du relâchement des mœurs. Une seule force, l'esprit religieux, peut nous préserver. Il faut donc aux Canadiens-Français une foi solide, suffisamment éclairée par l'étude et fortifiée par la grâce, pour faire accepter courageusement l'observance des préceptes au milieu du relâchement général. Il faut que nous maintenions, chez nous, le type catholique. Nous qui acceptons intégralement la doctrine chrétienne, osons vivre une vie chrétienne et paraître catholique dans une société qui devient païenne. Le prêtre n'est pas le seul gardien des mœurs. Comme en d'autres pays, il succombera fatalement sous la tâche ingrate qu'il assume courageusement, si les personnes de prestige et d'influence ne lui apportent pas l'appui dont elles disposent, surtout l'exemple d'une fidélité sincère et conquérante à la pratique religieuse.

Nos chefs, ceux qui réfléchissent et qui observent, ont déjà, et depuis longtemps, poussé le cri d'épouvante devant la natalité décroissante de leur nation. Et nous glissons sur cette pente. Nous sommes déjà loin du temps où, disait naguère le Père Lalande, c'était l'honneur d'être maman Cigogne et où l'on achevait un recensement en multipliant le nombre des familles par six ou sept. Et il ajoutait, pour montrer où nous nous allions, où nous allons:

Le mal dont nous sommes tous menacés n'est pas d'hier. L'accroissement de nos alarmes vient de la recrudescence du mal et de la plaie ouverte, plus béante, au flanc des nations civilisées.

Lire la suite en page 7.

"CHARLOTTE" ET "CAROLINE"  
SONT-ILS DES NOMS  
DE SAINTES ?

Les personnes qui portent ces deux noms, aimeront sans doute à savoir si ces noms sont des noms de saintes et si elles ont des protectrices au Ciel... L'Oncle Arthur sera heureux de les renseigner à ce sujet.

IRENE G. — J'espère que vous avez lu mon petit mot dans le P. C. de samedi dernier... Que Marie Immaculée vous protège et vous garde !

MONETTE. — Des lettres comme la vôtre me font toujours plaisir et me sont d'un précieux encouragement. Suis très heureux de vous renseigner. — S. Réal est un martyr dans l'île de Sicile, en Italie. Ses reliques reposent dans la cathédrale de Mazzara. Sa fête est le 5 octobre. — Il est paru une étude sur sainte Noëlla, la semaine dernière. J'espère que vous l'avez lue. Sinon, veuillez vous procurer le Supplément du 8 décembre, dans lequel cette étude a paru.

"GUSTAVE" ET "JEAN-MAURICE"  
— L'Oncle Arthur vous serait très obligé, si vous vouliez bien lui faire parvenir votre adresse postale ainsi que le nom de votre... résidence. J'espère que les renseignements que je vous ai donnés la semaine dernière vous ont satisfait et qu'il vous sera possible de me "trouver" des correspondants et de répandre vous-mêmes la dévotion aux saints patrons... Peut-être quelques-uns de vos élèves aimeraient-ils à connaître leurs saints protecteurs au Ciel ?

IRENE G. — Merci de votre bonne lettre. Je compte onze saintes du nom d'IRENE. La plus connue de ce nom est une vierge et martyre à Thessalonique. Très vénérée dans le Sud de l'Italie. Invoquée contre le tonnerre et la foudre. F. le 5 mai. Demandez-lui courage et optimisme; de toujours voir le bon côté des choses, et cette joie, cette bonne humeur qui décuple les forces et augmente notre initiative. Vous n'avez pas été oubliée pendant la neuvaine à l'Immaculée-Conception.

LUCIENNE T. — "Lucienne" est un dérivé de Luc, Lucie ou Lucien. Invoquez donc comme patronne Sainte Lucie, l'une des plus célèbres martyres de l'Eglise. Est honorée à Syracuse, en Sicile, (Italie) où elle fut martyrisée l'an 304, sous Dioclétien. Est invoquée contre les maux d'yeux. F. le 13 décembre. — Sainte JACQUELINE est une vierge romaine. F. le 1er avril. Imitiez votre patronne en gardant votre cœur bien pur par l'état de grâce; en ne vivant que pour Dieu, selon votre vocation et votre devoir d'état.

Oncle ARTHUR.

Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses  
en page 8

1. — Entraînés par l'esprit d'aventure, nos ancêtres ne firent-ils pas figure de juifs errants, d'éternels déracinés de la profession, et roulant leur existence médiocre d'un poste à l'autre à la recherche d'opérations qui les enrichiraient vite ?

2. — Par qui les mots "grecs" ont-ils été introduits dans la langue française ?

3. — Comment personifie-t-on la PROSPERITE ?

4. — Doit-on dire "se réconcilier avec" ou "se réconcilier à" ?

5. — Quelle est l'histoire du FEU GREGOIS ?

6. — Qui a dit : "A nous deux l'empire du monde..." ?

"NOS FORCES NATIONALES"

(suite de la page 6)

C'est au fond de la conscience qu'est le foyer du mal, l'abcès qui, stérilisant l'esprit de devoir et de sacrifice, décime à l'avance les générations. Tout remède n'atteignant pas ce fond vaut une pilule contre l'urgence d'une opération chirurgicale.

Le problème des berceaux est donc d'ordre moral. La solution suppose chez les époux un choix entre l'austère devoir conjugal et les théories restrictives de la natalité; entre les charges familiales et chrétiennes, et le plaisir sans fin, la peur du ridicule, l'entraînement de la vanité et du sensualisme, les voyages, la liberté et le puissant "tout le monde fait comme ça". Or, ce choix est de haute moralité. Tous les autres motifs de le faire peuvent être invoqués; ceux de la conscience catholique sont radicaux, ils sont au fond.

En restreignant la question au seul point de vue national, n'avons-nous pas raison de craindre que nos victoires, notre revanche des berceaux, ne se transforment en défaite? Que deviendront les nôtres, dans l'Ouest et dans l'Ontario, sous le flot de l'immigration étrangère et les infiltrations protestantes, s'ils ne reçoivent notre appoint et le surplus de nos familles nombreuses? Ces groupes resteront-ils distincts, purs de tout alliage, maîtres du sol, étendant chaque jour les frontières françaises? Ou, privés des infusions renouvelées de notre vie, ne deviendront-ils pas, groupes épars, rachitiques, assimilés sans résistance, sans langue ni foi, un "je ne sais quoi" de race qui n'a de nom en aucune langue du monde ?

Le péril est à nos portes. Il importe donc de le conjurer. Par quels moyens, outre la conscience catholique, y arriverons-nous? Règle générale, nommer les causes et les tenants d'une stérilité ou d'une fécondité avare, calculé,

immorale, c'est indiquer les méthodes pour les vaincre. Nous ne ferons donc que vous indiquer les principales causes contre lesquelles il importe de réagir.

La décroissance de la natalité correspond au déplacement de plus en plus rapide de la masse de la population vers les villes; cette décroissance est déterminée par la diminution qui pèse sur la moyenne générale et tend de plus en plus à l'écart de son niveau d'autrefois. C'est un fait connu, et que chacun déplore, que la population urbaine, au pays de Québec, l'emporte numériquement sur la population rurale. On constate que, d'une façon générale, le taux de la natalité, dans la campagne, est au-dessus de la moyenne, tandis que dans les villes, il lui est inférieur. La décroissance de la natalité, chez nous, s'explique donc par le déplacement de notre population. Puisque, selon Romier, c'est à la campagne, et non à la ville, que se trouve le réservoir de la race, il faut enrayer cette migration, car ce réservoir ne tardera guère à s'épuiser. D'autant plus que la campagne demeure le château-fort et le dernier refuge de la tradition, tandis que la ville en est devenue le tombeau. Ce qu'il faut donc prêcher, à temps et à contretemps, c'est le retour à la terre, que ce soit sur les vieilles terres ou sur les nouvelles.

L'émigration à la ville est donc, avec la mortalité infantile et la tuberculose, un sérieux ennemi de notre capital humain. Ce fait de tous les pays et de tous les temps se motive presque toujours par le désir d'améliorer son sort. Quelle est la cause de ce désir, chez les ruraux ?

Il y a d'abord la cause d'ordre matériel, cause qu'indique assez clairement ce dicton populaire: "Quand ça paie, cultiver, on ne cherche pas à aller ailleurs". Donc, c'est parce que l'agriculture ne paie point qu'on déserte les campagnes. Il importe donc que ce problème agricole soit de plus

en plus étudié, pour que l'agriculture, notre première industrie, redevienne telle qu'elle garde ses bras.

D'autres causes procèdent des mœurs nouvelles, des facilités de communications, d'un désir immo-déré des jouissances. Ce sont les douceurs et les enchantements apparents de la vie urbaine qui attirent trop de jeunes ruraux, et de moins jeunes aussi, vers les cités trompeuses. Ces causes sont, d'après le Père Dugré: l'aversion pour la campagne, le mépris pour l'habitant, le découragement. Ajoutons à cela l'individualisme, le manque de dévouements légitimes à la campagne, le peu de confort et aussi... le nombre de jeunes filles, à la campagne, éduquées et instruites, qui ne veulent pas marier un habitant. Et encore, le manque de confiance en soi-même et dans le succès de sa propre affaire, le manque d'intérêt à la tâche, le peu d'esprit d'ordre, etc.

Ces causes d'émigration, de désertion, on doit contribuer, chacun dans son milieu, à les faire disparaître, ou du moins à les atténuer. C'est encore là, et avant tout, une question d'éducation.

Pour que les cultivateurs collaborent à l'amélioration de leur sort, ils doivent être convaincus d'une chose, savoir que c'est l'éducation et l'instruction agricoles, le vouloir et le savoir, qui solutionneront, de la meilleure façon, l'important problème de l'émigration ou de la désertion de la campagne. Si nous voulons sauver notre peuple, il ne suffit pas de sauver les campagnes, il faut aussi sauver les villes. Car c'est la ville qui mène; la campagne suit tôt ou tard.

L'ennemi est innombrable. Il évolue, il se cache au-dedans, il agit au-dehors, chez le propriétaire et chez le locataire qui conspirent pour expulser l'enfant, derrière les nécessités du travail, de l'usine, de la pauvreté, des théâtres, du cinéma, d'une vie émanicipée, où les petits sont toujours de trop, de la santé prodiguée à toutes les corvées, mais se refusant

Histoire de FRANCE

198 • Paul Lehuguer •

LE DIRECTOIRE. — NOUVELLES GUERRES.

La France, qui n'a plus à combattre que l'Angleterre, essaye de la réduire en menaçant les Indes : Bonaparte débarque en Egypte avec 36.000 hommes, s'empare du pays par la victoire des Pyramides (juillet 1798), le pacifie et l'organise. — L'Angleterre inquiète réunit contre la France l'Autriche, la Russie, le roi de Naples et la Turquie (1798); la France, qui n'a pour alliés que l'Espagne et le Danemark, traverse une crise terrible : sa flotte est détruite à Aboukir (1798). Jourdan, vaincu en Allemagne, est rejeté sur la rive gauche du Rhin; les armées d'Italie sont battues par les Autrichiens à Magnano, par les Russes de Souwarow à Cassano, à la Trébie, à Novi (1799) toute l'Italie est perdue, la Suisse est envahie par les Russes, la Hollande par les Anglais.

Bonaparte aux Pyramides.

Quand l'armée arriva en vue des Pyramides, monuments impérissables de l'antique civilisation égyptienne: "Soldats, s'écria Bonaparte, songez que du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent." L'armée, saisie de surprise et d'admiration, brûla d'accomplir des prodiges, comme si elle eût eu pour témoins tous les héros de l'antiquité. Formée en carrés, elle opposa une barrière infranchissable à la cavalerie de Mameluks et la mit en déroute. Deux jours après Bonaparte entra au Caire (juillet 1798).



à donner la vie. Sur la scène, on se moque des "nichées". Le roman a ridiculisé les familles prolifiques.

Toute l'organisation de notre société mondaine est antifamiliale. En se glissant hors de l'Eglise, elle s'est glissée hors de la nature. Elle est videuse de berceaux, meurtrière de l'enfant.

Ajoutons que l'engin le plus destructif de la maternité, le monstre le plus enlaçant de notre société moderne est le SUFFRAGISME. Partout où il étend ses tentacules, il resserre d'autant l'oeuvre maternelle, et sa croissance est marquée par la décroissance proportionnelle de la natalité. On ne pouvait rien inventer de plus fatal à la famille. Les femmes sont sûrement intelligentes, à l'égal de l'homme; elles peuvent voter très bien, devenir échevin, député, ministre, juge même, mais, "comme, malgré l'égalité du sexe ce ne sont pas les hommes qui mettront au monde les petits enfants", il arrivera que dans notre pays, où éclatera comme une fanfare la puissance des femmes, il ne manquera plus qu'une chose: des enfants pour continuer le pays.

Et combien d'autres maux pourrait-on signaler qui sont responsables d'une certaine partie de la dénatalité. Et combien de remèdes pourrait-on offrir pour aider les nôtres à réagir contre ce mal que l'on peut appeler le "mal du siècle". Répétons, avec le cardinal Villeneuve, que nous nous trompons grandement si, en laissant toujours faire, nous croyons que nous allons durer.

La survivance d'un peuple, a dit l'abbé Groulx, se conquiert beaucoup moins par les beaux coups d'Etat, par les victoires de l'éloquence, que par les oeuvres constructives. Pour être constructif, notre patriotisme ne doit être ni verbal, ni passif. Il ne doit pas non plus se contenter d'être belliqueux. Notre patriotisme doit bâtir.

Résumons pour terminer. La survivance des Canadiens-Français repose sur leur nombre, sur leur santé physique et morale, et aussi sur leur culture intellectuelle, leur armature économique, tout aussi bien que sur l'emploi qu'ils sauront faire de tous ces avantages. Le nombre d'abord. Pour opérer une oeuvre large et féconde, il faut être quelques-uns. Nous sommes, et seront probablement toujours une minorité sur ce sol d'Amérique. Mais cette minorité est assez nombreuse pour soutenir la lutte.

Notre nombre sera accru ou diminué selon que la naissance et la conservation des Canadiens-Français seront entourés des soins que demandent l'énergie créatrice et l'hygiène. Ce peuple, défendu contre les maux physiques, il faut également le préserver contre les maladies de l'âme.

Soyons convaincus que l'être humain a, pour nous surtout, une valeur capitale. Préservons-le, gardons-le par des moyens connus et acceptés de tous. En agissant ainsi, nous nous grandirons d'autant, nous nous coaliserons et nous donnerons à notre groupe ethnique une sorte de radicativité jaillie d'un organisme complet et vigoureux.

Une des causes de notre faiblesse, écrivait M. Antonio Perrault, et c'est par cette citation que nous terminerons, c'est notre désunion, notre manque d'unanimité sur nos aspirations et les moyens de les satisfaire. Pour tirer parti de notre nombre, en canalisant les énergies vers la réalisation d'un haut destin, il faut, tout d'abord, une entente préalable sur nos raisons de vivre, de durer, grandir. Voulons-nous, oui ou non, demeurer un peuple distinct, conservant l'ensemble et les notes particulières de sa personnalité? Cet idéal de vie ne doit jamais être oublié et nous devons créer une atmosphère qui stimulera nos hommes publics à revendiquer, dans l'ordre et la justice, les droits de leur nationalité.

# Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1. — Loin de là, car : a) — Les longues guerres contre l'Iroquois et l'Anglais, ajoutées aux difficultés sans nombre qu'ils ont dû soutenir, stimulèrent chez eux l'ameur de la patrie ; b) — Vers 1750, la population urbaine ne dépassait guère 13.000 sur un total de 55.000. Presque tout Canada n'possédait donc une immense ferme qu'il aimait pour l'avoir aménagée, pour l'avoir conquise sur la forêt en tout ou en partie ; c) — Vers 1700, les autorités ne purent, sauf à Montréal, trouver de colons pour le poste de Détroit ; d) — De nos jours, les sociétés diocésaines de colonisation bien qu'elles se montrent sévères dans le choix des colons, reçoivent, pour les nouvelles terres, beaucoup plus de demandes que le gouvernement n'en peut satisfaire.

2. — Les mots "grecs" ont été établis dans la langue française par l'influence de la colonie phocéenne établie dans le Midi de la France. Ils sont peu nombreux ; on en compte une vingtaine environ. — Ex. : bât, bocal, bourse, chôme, colle, migraine, poêle, osier, etc.

Un certain nombre de mots français sont d'origine grecque, mais ils ne sont passés dans la langue d'oïl que par l'intermédiaire du latin : ils peuvent être considérés comme de provenance latine. Tels sont : archevêque, moine, paroisse, diocèse, etc. Il n'est pas question ici des termes techniques formés par les savants depuis la Renaissance.

3. — On représente la "prophétie" par une figure vêtue de blanc et tenant d'une main une trompette, de l'autre une épée. Sa cein-

ture est formée d'une chaîne de fer symbole de la force irrésistible qui l'oblige à publier les menaces les plus dures. Au-dessus de sa tête, le Saint-Esprit qui l'inspire se trouve figuré par une colombe entourée de rayons.

4. — L'usage ratifié "se réconcilier avec". Pourtant, des écrivains parmi les plus célèbres ont employé l'autre tournure, ainsi Chateaubriand, qui a écrit dans *Le Génie du christianisme* : "Ce n'était pas les sophistes qu'il fallait réconcilier à la religion, c'était le monde qu'ils égaraient... Simple exception. Il n'empêche que si vous vous êtes disputée avec votre mari, on vous conseille, Madame, de vous réconcilier sans retard avec lui et non à lui.

5. — Le feu grégeois était une composition employée en grand secret par les Grecs, au moyen âge, et qui avait la propriété de brûler sur l'eau. On pouvait donc par ce moyen incendier les bâtiments de l'ennemi. Le secret en fut perdu, puis retrouvé par un homme qui vint le donner à Louis XV. "L'expérience, a conté Mme de Genlis dans *Les Souvenirs de Félicie*, se fit sur le grand canal de Versailles et elle réussit parfaitement ; le feu, en un instant, fut mis sous l'eau aux bateaux. Le roi fit venir l'inventeur dans son cabinet et lui défendit avec menaces de ne jamais publier cet affreux secret, en ajoutant qu'il croirait lui-même commettre un crime atroce en s'en servant contre ses ennemis. Le roi fit donner à l'inventeur le brevet d'une pension de mille écus et c'est ainsi qu'une invention si pernicieuse fut, par l'humanité de ce prince,

ensevelie dans l'oubli une seconde fois".

6. — Au XVe siècle, l'Espagne et le Portugal, cherchant la route des Indes, entreprirent de grandes expéditions qui les amenèrent à la découverte des continents nouveaux et à l'extension prodigieuse de leur domaine colonial.

Les Espagnols cherchaient cette route, qui les devait mener à la fortune, à l'ouest. Les Portugais la poursuivaient à l'est. Tous deux atteignirent leur but avec un égal bonheur. Toutefois, comme il s'élevait de continuelles contestations au sujet des colonies découvertes ou à découvrir, le pape Alexandre VI décida qu'une ligne imaginaire et perpendiculaire à l'équateur serait tracée sur l'hémisphère terrestre, à quatre cents lieues à l'ouest des Îles Açores. La partie située à l'est de cette ligne idéale appartiendrait de droit aux Portugais ; la partie située à l'ouest, aux Espagnols. Jean II et Ferdinand le Catholique, qui avaient été sur le point d'en venir aux mains sur cette question névralgique des colonies, acceptèrent, en 1494, la singulière solution.

Cela n'empêcha point le Portugal de s'égarer au Brésil, croyant toucher l'Afrique, et l'Espagne de mener ses frégates dans les eaux indiennes. Il est vrai que le principe seul comptait.

## A PROPOS DE TIMBRES

### BRESIL

Pour commémorer le centenaire de naissance de Machado de Assis, poète et novelliste, le gouvernement du Brésil a émis un timbre de 400 reis (noir) représentant le poète vers la fin de sa vie. On remarque les dates suivantes : 1839-1939.

Le Brésil va bientôt mettre en circulation une nouvelle série de 17 timbres, soit 10, 20, 50, 100, 200, 300, 400, 500, 600, 700, 1.000, 1.200, 2.000, 5.000, 10.000, 50.000 et 100.000 reis.

# Petites notes

## PHYSIQUE AMUSANTE

### Ca va chauffer !

Prenez une feuille de ce "papier d'argent" que l'on trouve dans certains emballages et en particulier dans certains paquets de cigarettes. Découpez-en un morceau de la grandeur d'une demi-carte à jouer et lissez-le soigneusement pour en enlever tous les plis.

Vous remarquerez qu'en général un côté est mat et l'autre brillant. Placez le côté brillant à plat sur la paume de la main tendue horizontalement, et attendez quelques instants. Vous constaterez une nette sensation de chaleur à la partie de la main qui est recouverte.

La raison en est que la surface brillante réfléchit les rayons calorifiques qui émanent de la main et les lui renvoie.

### Transformation de l'encre en eau claire et de l'eau en vin

Pour cela il construit le petit appareil suivant : un tube suspendu dans un verre par un fil de fer.

Dans le verre, on verse une solution de sel de cuisine au tiers de sa hauteur, on y ajoute quelques gouttes de phénolphtaléine.

Dans le tube, on verse de l'encre en la faisant couler le long d'un bâton pour qu'elle ne tombe pas brusquement et ne se mélange pas à l'eau salée.

Dans le tube, on suspendra l'anode de charbon d'une vieille pile et dans le verre une lame de cuivre formant cathode.

Il suffira de joindre le pôle +

d'une pile sèche à l'anode, et le pôle - à la cathode.

L'encre se décolore et la solution claire se colore en rouge. Pourquoi ?

Parce qu'il se forme du chlore dans le tube et de la soude dans le verre. On trouve chez le pharmacien tube, verre et phénolphtaléine.

Le pôle - de la pile est constitué par le zinc et les bricoleurs qui ont certainement démonté des piles de poche le reconnaîtront aisément.

L'expérience conduite avec les précautions d'usage fait une forte impression sur les personnes non initiées, toutefois la décoloration de l'encre n'est pas instantanée, elle est lente au contraire. Et on fera bien de faire un essai préalable avant de vouloir étonner ses camarades.

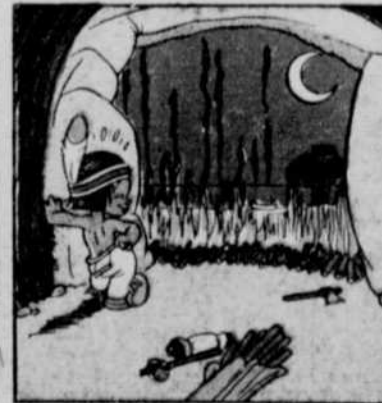
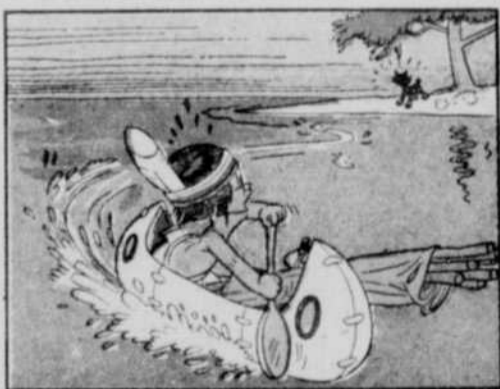
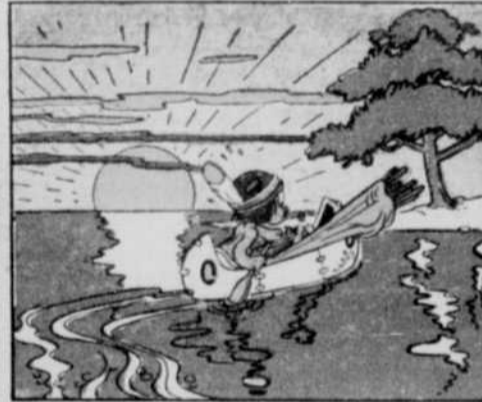
### Le tableau invisible

Il existe plusieurs encres invisibles à la portée de tous et, comme ces encres sont de couleurs différentes, en les utilisant pour les diverses parties d'un dessin, on peut obtenir un paysage invisible, par exemple, qu'il suffira de mettre à la chaleur pour en voir apparaître les détails colorés.

Avec du jus de citron, vous aurez une couleur brune ; le jus de cerise devient verdâtre, le vinaigre rouge pâle.

Pour un paysage, tracez les noirs et les bruns avec le jus de citron. Les arbres, les feuilles, avec du jus de cerise ; les toits des maisons, les fruits et tout ce qui doit ressortir en rouge avec du vinaigre.

Les résultats sont fort plaisants.



# Jeux d'esprit

## PELE-MELE

Uruehe iqu ed nos canpresée detenn sap zihnorol prot nilo te asiatisft ed eup. nasdadie ed ec aube moyuaer despeso a bremol nu tepit noci.

## SYNONYMES

Les synonymes des mots suivants formeront par leurs initiales une locution proverbiale en cinq mots :

Plaisanterie, Attachement, Stupide, Voie. Méprise. Poli. Non. Guetapens. Pile. Hypocrite. Comique. Profession. Arène. Ordonnance. Temple. Tranquillité. Bref.

## PHRASE POINTÉE

L. q'... d. ch. n. st l. th. rm. m. tr. d. s. n. c. ...

## QUESTION LITTÉRAIRE

De qui est ce vers passé en proverbe, et dans quelle oeuvre se trouve-t-il ? : "Aide-toi, le Ciel t'aidera."

## REBUS GRAPHIQUE

Largeur d'étoffe. — Expulsion. D. Fleuve d'Asie. Préposition. Céréale. Dirige. Bruit.

Vilain. Que d'S. Préposition. Difforme. Fleuve d'Asie.

## L'EQUIPAGE

Durand, Martin et Dupont forment l'équipage d'un avion.

Avant la guerre l'un d'entre eux était comptable, l'autre chauffeur d'auto, un autre artiste peintre. Le pilote et le mitrailleur ont fait équipe pendant plusieurs mois à

bord d'un autre avion. Le dernier venu dans l'équipage est Durand. Sachant que Martin et Durant ne s'occupaient pas de mécanique dans la vie civile, et que le mitrailleur était comptable, quel est le nom du pilote et quel était son métier avant la guerre ?

## ENIGME

Je suis rose sans être rose; Je meurs sans avoir été rose, Et cependant, j'étais bien rose.

## MATAGRAMME SYLLABIQUE

Robe. Demeure. Liquide. Faculté. Bois brûlé. Animal sauvage. Dans la mythologie. Pièce de vers. Petit de l'oie. Instrument de musique. Jeune fauve. Ordinairement nuisible. Classe du règne animal. De l'ordre des passereaux. Amiral anglais. Salade. Chaussure.

## ACROSTICHE

Dans l'Histoire :

. ra .  
. nd .  
. ou .  
. ad .  
. mi .

## LES EQUATIONS

- Eau (état liquide) + G + E = eau (état solide).
- Roman de Chateaubriand — A + T + I = Tragédie de Corneille.
- Dans le poignet — C — P + T + S = Dans le pied.
- Misère — P + M = Abondance.
- Chef catholique — A + O = Chef orthodoxe.
- Volcan italien — N + O = Montagne grecque.
- Chat — N + R + TE = Fourmi blanche.
- Héros impétueux — L × 2 — A + F × 2 = Homme mou.

# SOLUTION

des problèmes proposés le 8 décembre 1940

## L'ADDITION RECTIFIEE

2 2 2  
0 0 3  
0 0 5  
7 7 0

1 0 0 0

Voici les cinq zéros grâce auxquels le total devient exact.

## QUELLE EST LA BONNE DEFINITION ?

Un mycorhize, c'est un petit champignon qui vit en parasite sur les racicules des arbres.

## CHERCHEZ LES FAUTES

Les mots incorrects étaient : grosseiller, giffle, marguiller, qui s'écrivent : groseillier, gifle, marguillier. Engouement est correct, mais peut s'écrire engouement.

## CALCUL DES PROBABILITES

Sur 36 lettres envoyées, 30 seulement arrivent à destination et sur 30 réponses, 5 se voient égarées.

Il revient donc 25 réponses sur 36 lettres envoyées.

On pouvait donc parler à 6 contre 5 que le père ne recevrait pas la lettre et le fils avait 25 chances sur 36 de recevoir une réponse.

## MNEMOTECHNIE

L a raison du plus fort est toujours la meilleure.

A ide-toi, le Ciel t'aidera.

F ortune aveugle suit hardiesse.

O ù la guêpe a passé, le moucheiron reste.

N ous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

T ravaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque moins.

A l'oeuvre on connaît l'artisan.

I l n'est pour voir que l'oeil du maître.

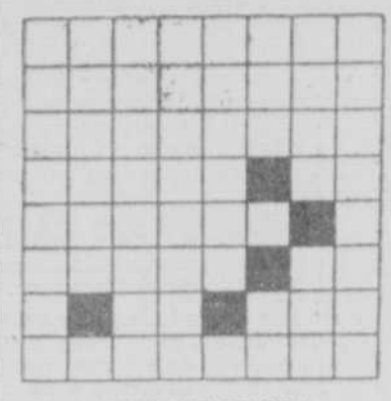
N e forçons point notre talent. En toute chose il faut considérer la fin.

## QUESTION HISTORIQUE

César à la bataille de Pharsale, contre Pompée, dont les soldats,

# Mots croisés

Problème No 200 et solution du No 199



## HORIZONTELEMENT

- Elle aime beaucoup la soupe.
- Réduire à l'esclavage.
- Ouvrière en laine.
- Fille de Louis XII de France et impératrice Byzantine.
- Inflammation des synoviales du poignet.
- Divinités de la Fable.
- Rivière ou département de France.
- Dans attention.
- Note.
- Personne sottise.
- Répète la même chose d'une manière fatigante.

très efféminés, avaient peur d'être défigurés.

## METAGRAMME

Coque. — Loque. — Moque. — Toque.

## DEVISE CELEBRE

Guillaume de la Marck, dit "le Sanglier des Ardennes" (1446-1485).

## EQUATIONS

- Melon et galon.
- Raine et piano.
- Naine et génie.
- Pandore et mandore.
- Marie et Ariel.
- Pelée et Egée.

## VERTICALEMENT

- Panier à jour pour secouer la salade.
- Indiens de la famille des Sioux.
- Qui exploitent une usine.
- Entres bien avant.
- Se dit de ce qui a les couleurs de l'arc-en-ciel.
- La première femme.
- Partie du corps.
- De rive.
- Planche de bois.
- Brisée de fatigue.



- Amiens et Reims.
- Vin et lin.

## CARRE

HEBERT  
EDITER  
BITUME  
ETUDES  
REMETTS  
TRESSE

## LOGOGRIPE

Bordure. — Ordure.

## TRIANGLE SYLLABIQUE

A ME RI QUE  
ME MOI RE  
RI RE  
QUE

# LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY



# Les EUDISTES Saints et Bienheureux en terre de la canadienne Compagnie de Jésus

(suite de la page 3)

sollicitait le successeur de saint Jean Eudes d'établir entre son diocèse et la Congrégation de Jésus et Marie, une union de prière dont le Saint-Coeur de Marie serait le lien. Cette pensée, réalisée à deux siècles et demi d'intervalle, se dresse maintenant en son symbolisme de pierre, dans la belle église romano-byzantine de la Grande-Allée, l'église du Saint-Coeur de Marie.

De la Grande-Allée, transportons-nous sur le chemin de Charlesbourg, à la côte du Roi. Les Pères Eudistes y ont installé depuis 1922 leur scolasticat. Cette maison n'a qu'une histoire tout à fait intime et intérieure, celle d'un jardin clos, où la Congrégation de Jésus et Marie, préparée par le Noviciat, la Philosophie et la Théologie, les jeunes ouvriers qui iront aider puis remplacer au champ d'apostolat leurs confrères plus âgés. Cette oeuvre n'a pas 20 ans d'existence : elle a déjà formé, pour l'Eglise et pour la Congrégation, près de 70 prêtres.

Quelques années d'intervalle, et nous arrivons à la fondation du plus jeune collège classique de la province de Québec, l'Externat St-Jean-Eudes de Québec. Ce fut à la suite d'une offre très gracieuse de Son Eminence le cardinal Villeneuve, offre accompagnée d'un témoignage de la plus haute confiance, que les Pères Eudistes ouvrirent à St-Fidèle, dans des locaux improvisés, les premières classes du cours classique. C'était à l'automne de 1937. La rentrée de 1939 inaugurerait un magnifique collège, situé au coin de la 8ième avenue et de la 12ième rue. En plus des externes, qui d'année en année se font plus nombreux, quelques juvénistes suivent les cours de cet Externat.

Et voilà terminé ce tour d'horizon sommaire sur les cinquante années

Pour commémorer le quatrième centenaire de la Compagnie de Jésus, les Jésuites viennent de publier un livre intitulé "Saints et Bienheureux de la Compagnie de Jésus". C'est, dit l'avant-propos, un ménologue : des portraits, de simples crayons des plus illustres membres de l'Ordre, de brèves esquisses des vertus qu'ils ont pratiquées et qui leur ont mérité les autels.

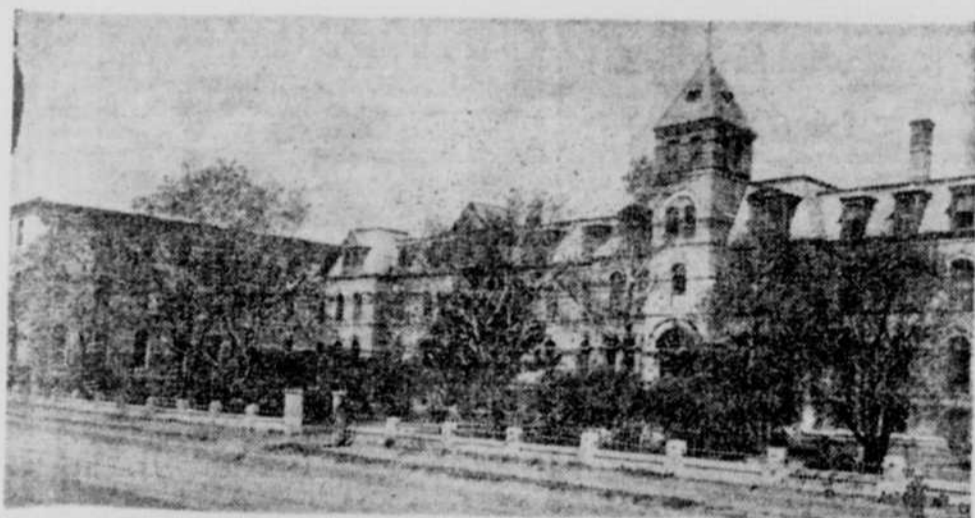
Les hauts faits et les vertus héroïques des "Saints et Bienheureux de la Compagnie de Jésus" sont une gerbe moissonnée dans tous les pays du monde, assortie et nouée en l'honneur de l'Ordre.

Les Saints dont on parle dans ce livre sont : Ignace de Loyola, Robert Bellarmine, Pierre Canisius, François de Borgia, François Xavier, les Martyrs japonais, Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalement, Noël Chabanel, Antoine Daniel, Charles Garnier, René Goupil, Jean de la Lande, André Bobola, François de Géronimo, François Régis, Pierre Claver, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Jean Berchmans et Alphonse Rodriguez.

Les Bienheureux sont : Jean de Britto, les Martyrs du Japon, du Brésil, les

d'oeuvres apostoliques des Eudistes au Canada. Il n'évoque qu'un épisode de la grande histoire eudiste, de cette histoire commencée modestement par saint Jean Eudes en 1643 lorsqu'il fonda la Congrégation de Jésus et Marie, consacrée glorieusement par le sang de plusieurs martyrs eudistes en 1792, et continuée en France, en Amérique du Sud et au Canada.

1943 en verra le troisième centenaire.



● Le grand séminaire d'Halifax, Nouvelle-Écosse.

Martyrs hongrois, les Martyrs de Paris, d'Angleterre, de Salsette, d'Aubenas et du Paraguay, Antoine Balduino, Bernardin Réalino, Claude de la Colombière, Joseph Pignatelli et Pierre Favre.

Ce livre a été rédigé en collaboration, sous la direction du Rév. Père Louis Lande, doyen des Jésuites de la province du Bas-Canada.

Cet ouvrage a été honoré d'une préface par Son Eminence le cardinal J.-M.-R. Villeneuve, o.m.i., archevêque de Québec. La voici :

"La sainteté est le signe de l'Eglise. Elle marque les institutions chrétiennes qu'anime le souffle de l'Esprit divin. Il est admirable de mesurer à quel degré elle a scellé, depuis quatre siècles, l'héroïsme, l'apostolat, le martyre de tant de fils de la Compagnie de Jésus.

"Le présent ouvrage a pour objet de graver comme en des médaillons successifs les traits saillants de vingt-quatre saints et des cent quarante-deux bienheureux jésuites proclamés par l'Eglise. A la vérité, tant de vertu forme une auréole éclatante autour de la Compagnie et la vengeance des traits persécuteurs ou ironiques qui ont tenté de la défigurer dans l'histoire.

"Au premier plan, et l'on oserait dire au-dessus de tous, apparaît saint Ignace de Loyola, le chef, dont la vie décrit en quelque sorte la lutte de l'homme contre Dieu, tel Jacob à Phanuel, mais qui en sort, non pas touché au nerf de la cuisse et boiteux, — celui qui était arrivé à Pampelune, — mais vainqueur de sa nature, soumis à la grâce et devenu le général d'une innombrable légion de défenseurs de Dieu.

"Car avec lui c'est la grande Compagnie de Jésus qui commence. Elle va produire, après saint Ignace, des Supérieurs comme saint François de Borgia, des Docteurs comme saint Pierre Canisius et saint Robert Bellarmine, des convertisseurs comme saint François Géronimo et saint Jean-François Régis, les bienheureux Bernardino Realino et Antoine Balduino, des directeurs d'âmes tel le bienheureux Claude de la Colombière, des apôtres aux missions lointaines de la taille de saint François-Xavier et de saint Pierre Claver, des martyrs, nos huit saints Martyrs canadiens, les trois saints Martyrs japonais, en Pologne saint André Bobola, les quarante bienheureux Martyrs du Brésil, les cinq bienheureux Martyrs de Salsette, les deux bienheureux Martyrs de l'Eucharistie à Aubenas, les vingt-cinq Martyrs anglais, les vingt-trois bienheureux Martyrs de la Compagnie supprimée, à la Révolution française, et combien d'autres, enfin des religieux modestes, deux scolastiques, saint Louis de Gonzague et saint Jean Berchmans, un novice, saint Stanislas Kostka, un humble convers, saint Alphonse Rodriguez.

"Théorie magnifique qui orne d'abord l'Eglise puisqu'ils en sont les fils et n'ont pu se sanctifier qu'à la faveur de ses

Histoire de l'Eglise.

X

## La révolution



218. — GIRONDINS ET MONTAGNARDS. LES GIRONDINS SORTENT DU TRIBUNAL REVOLUTIONNAIRE

Cependant, une guerre intestine déchirait la Convention, bientôt deux partis en vinrent aux mains pour s'emparer du pouvoir; d'un côté les Girondins, ainsi nommés parce que cette faction était dirigée par les députés de la Gironde; Vergniaud en était le chef; de l'autre côté, les Montagnards, groupe qui affectait de siéger sur les banquettes les plus hautes placées; leur chef était Robespierre. Celui-ci, pour appuyer fortement son groupe, se servait de la popularité de Marat, qui savait surexciter la populace et en obtenait tous les crimes qu'il voulait. Danton, son second adjoint se faisait remarquer par sa colossale stature et par sa voix tonnante. Les Girondins voulaient conserver le régime républicain, mais sans effusion de sang; les Montagnards pensaient que leur autorité ne se maintiendrait que par le meurtre et la terreur. La Providence attendait là tous ces athées et leur réservait le sort qu'ils faisaient aux autres. Le 2 juin 1793, vingt-neuf Girondins furent condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécutés; sauf quelques-uns qui purent s'échapper. Les 6, 12 et 29 septembre, Philippe-Egalité, Bailly, Barnave et plusieurs autres furent aussi guillotines; les autres députés girondins et quelques indépendants furent exilés.

Production de la maison G. MAZO  
33, Boulevard St-Martin,  
Paris.  
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

moyens de grâce, mais dans le parterre toutefois et dans le cadre de la Compagnie de Jésus, avec son esprit, ses traditions, sa méthode. Péremptoire apologétique qui peut-être ne supprime point diverses analyses et discussions, mais qui les réduit en tout cas à leur juste mesure.

"La Compagnie de Jésus demeure admirable dans ses saints. Il reste aux amis et aux admirateurs de l'Ordre de saint Ignace de s'inspirer de sa devise sanctificatrice : "Tout pour la plus grande gloire de Dieu. — Ad majorem Dei gloriam".

On peut se procurer ce beau livre à la librairie de l'Action Catholique, 1 boulevard Charest, Québec. Prix \$0.50. — On trouvera aussi au même endroit une récente publication de l'Ecole Sociale Populaire, de Montréal : Les Jésuites : ce qu'ils sont; ce qu'ils font, par Jean Guiraud. Prix \$0.15.

## L'HISTOIRE DES PAPES



**URBAIN VIII**  
1623-1644

Maffée Barberini naquit à Florence. Prélat à la cour romaine, gouverneur de Fano, archevêque de Spolète et cardinal-prêtre. Sa vie fut toujours irréprochable. Ami des arts et de la littérature, il fut lui-même un poète de grand talent.

Sous son pontificat, certaines femmes pieuses pratiquaient la charité sous la direction de Saint Vincent de Paul, préparant les voies aux Soeurs de la Charité.

Le mystique franciscain, saint Joseph de Cupertino, accomplit un miracle en présence du Pape.

Urban nomma le célèbre Bernini, architecte de St-Pierre.

Rome doit plusieurs de ses grands édifices et de ses fontaines au zèle d'Urban. Il construisit le palais Barberini, la colonne de la place St-Pierre, la fontaine de Triton, etc. Il construisit aussi le palais papal de Castel-Gondolfo.

Ce Pape fut un protecteur des missions étrangères.

Il envoya un évêque enquêter sur la situation des catholiques anglais; il constata l'hospitalité de l'archevêque de Canterbury.






de  
**WILLIAM KIRBY**

Traduction française de  
**PAMPHILE LE MAY**

Illustrations de  
**LA PALME**

### ● Suite

—Nous avons hâte d'opérer une descente journalière dans les catacombes du vieux sommelier provençal, où sont ensevelis les meilleurs crus de la France.

Le chevalier disait cela à dessein, pour inquiéter le vieux Provençal qui se tenait debout derrière sa chaise, et rêvait à son cellier si bien rempli.

—Et si Pierre ne se marie pas, demanda Hortense, que deviendra-t-il, que deviendrons-nous ? nous surtout ?

—Il est bon garçon, nous boirons son vin alors.

—Viens ici, Pierre, fit le chevalier familièrement. Il faut que tu te maries ! c'est ton devoir. Mais je n'ai pas besoin de te le dire, tu te marieras, c'est visible comme le chemin de Péronne à Saint-Quentin, un chemin aussi bon qu'un autre et aussi vieux que Chinon en Touraine. Québec est un sac de perles. Prends la première venue et elle vaudra un rançon de Juif ! Si tu as la chance de tirer la plus belle, vends tout ce que tu possèdes et va l'acheter, comme il est dit dans l'Évangile ! N'est-ce pas Père de Béréy ? Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela tomber de la chaire des Récollets.

—Chevalier, je n'ai rien à vous apprendre, je vois, et je ne commenterais point votre parabole. Je garde mes commentaires pour mes frères de saint François, afin de leur faire comprendre qu'en renonçant au monde, ils n'ont pas perdu grand-chose ! Mais quand le colonel Philibert aura trouvé cette perle précieuse...

Le Père regarda du coin de l'œil Amélie de Repentigny. Il était un peu dans le secret.

—Quand il aura trouvé cette perle d'un grand prix, je lui promets que les cloches de notre monastère sonneront le plus joyeux carillon qui ait été entendu depuis le mariage du dauphin, alors qu'à force de tirer sur les cordes, le grassouillet Frère Le Gros s'est affaissé hors d'haleine et que le Frère Bref, un petit courtaud, s'est allongé d'une demi-verge.

Plusieurs répondirent au bon Père par un éclat de rire.

Hortense se mit à plaisanter le chevalier, ce vieux veuf qui n'osait plus entreprendre de parcourir le chemin de Péronne à Saint-Quentin !

—Si vous le vouliez, nous le franchirions ensemble, dit-elle, comme deux bohèmes franchissant le monde avec tout leur trésor de bonheur sur le dos.

—Mieux que cela, exclama de la Corne, vous êtes digne de voyager sur un affût de canon dans ma prochaine campagne. Ça vous irait-il ?

Hortense lui tendit la main : —C'est mon rêve ! dit-elle. Je suis fille de soldat, j'espère devenir femme de soldat ! Mais, c'est assez de badinage. Il est plus malaisé d'être spirituelle que sage. Tiens, mon cousin Le Gardeur a quelque chose qui l'agace.

Le Gardeur lisait un billet qu'un valet venait de lui remettre. Il le froissa avec colère et fit un mouvement comme pour le déchirer, mais il le dissimula dans son habit. Sa gaieté était disparue.

Une autre personne, la bonne Amélie, avait surpris avant Hortense de Beauharnois, le geste rapide de Le Gardeur. Elle aurait bien voulu aller s'asseoir un moment auprès de son frère, mais elle ne pouvait rompre le cercle étroit d'amis qui la tenaient prisonnière.

Elle soupçonnait Angélique des Meloises d'avoir écrit ce billet.

Le Gardeur vida, coup sur coup, deux ou trois verres, s'excusa auprès de sa partenaire, qui ne fut pas dupe, et sortit de table.

Amélie se leva vivement, demanda pardon au bourgeois, et le rejoignit dans le parc. L'air pur et frais du soir invitait à la promenade.

La jolie Cécile Tourangeau qui se trouvait au côté de Le Gardeur, avait jeté un coup d'œil sur le papier et reconnu l'écriture d'Angélique. Elle n'eut pas de peine à deviner pourquoi son voisin la quittait si promptement. Le dépit fit monter le rouge à son front, la marque en devint de plus en plus pourpre.

Mais le monde roule toujours avec ses alternatives de tempêtes et de calme, de soleil et d'obscurité.

Les convives sortirent de table et se dirigèrent les uns et les autres vers le salon, vers l'observatoire, ou vers le parc. Cécile était d'un heureux caractère et se consolait vite de ses chagrins. Le beau Jumonville de Villiers l'invita à monter au grand balcon où se passait, disait-il, une scène très drôle. Elle le suivit et le souvenir de son récent mécontentement se dissipa aussitôt.

Une scène très drôle, en effet, avait lieu sur le balcon. Un groupe de jeunes filles demi-sérieuses, malgré leurs rires éclatants, entouraient le docteur Gauthier et le suppliaient de lire leur destinée dans les étoiles. Les étoiles, ce soir-là, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

A cette époque, comme encore de nos jours, et comme dans tous les âges, les femmes, à l'exemple des anciens Juifs, demandaient des signes, tandis que les Grecs — c'est-à-dire les hommes — demandaient la sagesse.

La femme a toujours été curieuse et elle le sera toujours ! Elle essaiera sans cesse de surprendre les décrets du destin, au sujet de la question suprême de son existence, le mariage.

C'est en vain que le docteur protestait, demandait grâce et plaidait les circonstances atténuantes il invoquait l'absence complète de télescope, mais les dames ne voulaient point accepter ses raisons.

—Il sait le ciel par cœur, se disaient-elles, et peut lire nos destinées dans les étoiles, comme un évêque lit dans son bréviaire.

Il était dans tous les cas d'une bonne nature et d'une extrême complaisance. Bon nombre de ces hommes dévoués sont ainsi chaque jour la proie de leurs amis.

Hortense insistait plus que les autres.

—Dites-moi ma destinée, répétait-elle en riant, je veux la savoir ! Si les étoiles m'ordonnent de vous épouser, je le ferai ! j'en suis capable, je vous le promets !

Le docteur céda.

—En face d'une semblable promesse, fit-il, je tenterais l'impossible.

—Ne me cachez rien, reprit la jeune fille; n'ayez pas peur de m'annoncer la couronne de reine ou la robe de bure des vieilles filles de Saint-Cyr. Les filles de Québec accrochent leurs espérances aux étoiles, aux plus brillantes surtout ! Elles sont trop aimantes pour vivre seules et trop fières pour vivre pauvres. Quant à moi, je n'attendrai pas, pour m'embarquer, un vaisseau qui n'arrivera jamais, et, pour me nourrir, un fruit qui ne saurait mûrir.

Tout le monde s'amusa de la joyeuse plaisanterie. Quelques dames levèrent les épaules et se

regardèrent à la dérobée. Elles auraient voulu cependant, avoir le courage d'en dire autant.

—Eh bien, ordonna le docteur, placez-vous devant moi, mademoiselle de Beauharnois, l'heure solennelle va sonner, et il faut d'abord que j'étudie vos regards.

Hortense s'avança.

—C'est un des privilèges de cette étude aride, fit-il en souriant.

Et il semblait se complaire à regarder cette belle et svelte jeune fille qui se tenait bravement devant lui.

—La sollicituse, commença-t-il gravement, est grande, droite, élancée, a les bras long, les mains et la tête petites, les cheveux presque noirs, les yeux perçants, noirs comme la nuit et pleins de feu; elle est vive, énergique, spirituelle, sensée...

—Oh ! dites-moi ma bonne fortune, docteur, non pas mon caractère. Vos flatteries me font rougir, s'écria-t-elle, frémissante et prête à fuir.

—Nous allons voir ce qui va découler de là, répondit le docteur d'un air sombre.

Et de sa canne à pommeau d'or il fit le geste de diviser les cieux en quatre parties, comme les augures des temps anciens, et il compta les planètes dans leurs maisons.

Il était sérieux; Hortense aussi. Elle suivait son regard parmi les astres brillants.

—Qui roulent en disant la puis-

[sance des dieux,

—En portant humblement leur or-

[dres en tous lieux !]

—Le seigneur de l'ascendant, dit-il, est dans la dixième maison, avec le seigneur de la septième. En conséquence, la sollicituse épousera l'homme né pour être son mari, et non pas l'objet de ses premières amours et l'espérance de sa jeunesse.

Il s'arrêta. Mais les étoiles ne mentent pas, continua-t-il, comme se parlant à lui-même. Jupiter dans la septième maison nous annonce que le mariage élève en rang et en dignité, et Mars, dans la sixième, présage des succès sur les champs de bataille. O prodige ! Hortense. Le sang des Beauharnois va devenir un sang royal ! Il coulera dans les veines des souverains de France ! d'Italie ! de Flandres ! mais jamais dans les veines des souverains qui régneront sur la Nouvelle-France... Car Saturne, qui est dans la cinquième maison, regarde sourdement le gémeaux qui régissent l'Amérique.

—Viens, Jumonville ! exclama Hortense, félicite Claude de la grandeur future de la maison de Beauharnois ! mais plains-moi, car je ne verrai rien de ces choses ! Je me soucie peu des rois et des reines de l'avenir, mais je m'intéresse beaucoup à ceux que j'aime, et je voudrais les voir au comble des honneurs et de la félicité !... Viens, Jumonville ! fais parler les augures à ton tour. Si le docteur découvre la vérité à ton sujet, je croirai ce qu'il m'a prédit.

—C'est une heureuse idée, Hortense, répliqua Jumonville. Il y a longtemps que j'ai accroché mon chapeau aux étoiles; que le docteur le trouve... il est capable !

Il était superbe, Jumonville, avec sa figure martiale et sa taille forte et souple. Le docteur, d'humeur charmante maintenant, l'examina attentivement et avec un intérêt immense pendant une minute, puis, de nouveau, avec une solennité digne d'un véritable pontificat, il leva sa canne et décrivit une figure dans les cieux étoilés. Il parut réfléchir, et il abaissa sur le jeune homme un regard anxieux.

—Rien de bon ? mauvais signes ? docteur, fit vivement Jumonville.

Et ses yeux brillants semblaient défier la fortune et les dangers invisibles.

—Le Hyleg, celui qui donne la vie est terrassé par Mars dans la septième maison, et Saturne, dans l'ascendant, est d'un mauvais aspect, dit avec lenteur l'astrologue improvisé.

—Je suppose, docteur, repartit Jumonville, que cela sonne comme la guerre et signifie des batailles ! C'est une bonne fortune pour un soldat. Continuez.

Le docteur poursuivit en regardant le ciel :

—Vénus est favorable. L'amour, la renommée, l'immortalité, vous attendent, Jumonville de Villiers ! Vous mourrez sous les drapeaux

de votre patrie et pour votre roi ! Vous ne vous marierez point... Toutes les femmes de la Nouvelle-France verseront des larmes sur vous ! Comment cela ? je n'en sais rien. Mais, scriptum est, c'est écrit, Jumonville ! et ne m'en demandez pas davantage.

Tous les curieux qui écoutaient le docteur, sentirent comme un fluide électrique, un frisson rapide courir dans leurs veines. La joie bruyante se calma, la superstition avait encore à cette époque un grand empire sur les esprits.

Le docteur s'assit et essuya les verres de ses lunettes.

—Je n'ai plus rien à dire ce soir, affirma-t-il. J'ai même été trop loin. J'ai badiné avec des choses sérieuses et j'ai pris au sérieux des badinages. Je vous demande pardon, Jumonville, de m'être plié à vos fantaisies.

Le jeune soldat se mit à rire de bon cœur.

—Si la renommée, l'amour et l'immortalité doivent être mon lot ici-bas, pourquoi redouterais-je la mort ? remarqua-t-il. Le plus ambitieux des soldats ne désire rien de plus ! Rien que pour être pleuré des femmes de la Nouvelle-France, je voudrais mourir ! et cela en vaut bien la peine ! dit-il, en regardant Hortense.

Les paroles de Jumonville se gravèrent à jamais dans l'âme d'Hortense de Beauharnois et la remplirent d'une douce et triste ivresse.

Quelques années plus tard, Jumonville de Villiers tombait sur les bords de la Monongahéla, dans les plis du drapeau blanc.

Et parmi les filles de la colonie qui pleurèrent sa destinée, nulle ne versa des larmes plus amères que sa tendre et belle fiancée, Hortense de Beauharnois.

Les prédictions du sieur Gauthier se redirent partout alors comme une histoire étrange et vraie. Elles passèrent dans les traditions populaires. Elles se racontaient encore quand le souvenir des fêtes de Belmont était perdu depuis longtemps !

La Nouvelle-France n'avait ni oublié, ni pardonné la mort du brave Jumonville, quand eut lieu la grande révolte des colonies anglaises. Le Congrès fit alors un vain appel aux Canadiens. Les proclamations de Washington furent foulées aux pieds, ses troupes furent repoussées ou retenues prisonnières. Si la mort de Jumonville fit perdre, en grande partie, le Canada à la France, elle le donna, d'autre part, à l'Angleterre. Les secrets de la Providence dans le gouvernement et la vie des peuples sont bien merveilleux ! et souvent la destinée d'un continent entier dépend de la vie ou de la mort d'un seul homme !

Mais tous ces événements reposaient encore dans les mystérieux abîmes de l'avenir. Le vaillant Jumonville qui devait tomber, et Coulon, son frère, qui le vengea si noblement en épargnant la vie à Washington, étaient alors les plus éveillés des gais convives du bourgeois Philibert.

Pendant qu'un groupe de jeunes gens, moitié sérieux, moitié badins, cherchaient ainsi à découvrir, dans les étoiles, ces concordances qui devaient leur assurer le bonheur, Amélie se promenait avec son frère, dans une allée tranquille du vaste parc.

Le ciel de l'occident gardait encore à son horizon, quelques lumineux vestiges du soleil disparu depuis longtemps. L'obscurité était profonde sous les chênes et les pins. La vallée paraissait comme un abîme de ténèbres, et l'on pouvait suivre, au fond, la course de la rivière, par le rayonnement des étoiles dans l'eau.

La marée montante apportait du fleuve immense un air frais et encore légèrement imprégné de la senteur du varech.

Le Gardeur se sentait plus calme, Amélie le domptait à force d'affection. Ils s'assirent sur un banc en face de la vallée, loin de la foule et du bruit. Amélie pouvait se risquer à dire ce qui lui faisait tant de mal.

—J'aurais craint de vous offenser, tout à l'heure, fit-elle, en lui pressant les mains, si j'avais dit tout ce que j'éprouve le besoin de vous dire. Je ne vous ai jamais offensé, n'est-ce pas ? mon frère, jamais ?

—Jamais ! adorable petite sœur. Dis-moi tout ce que tu voudras ! demande-moi tout ce que tu dési-

res ! Je ne crains qu'une chose, c'est d'être indigne de ton affection...

—Non ! Le Gardeur, vous n'en êtes pas indigne ! Vous êtes le seul frère que Dieu m'ait donné, je vous aimerai toujours ! Mais d'autres ne vous jugent pas aussi bien et cela me chagrinerait fort.

Il recula : son amour-propre s'effrayait, mais il savait qu'Amélie avait raison.

—J'ai été faible, Amélie, je l'avoue. Ce message m'a causé du dépit... Elle a choisi le moment... Angélique des Meloises est sans pitié pour ceux qui l'aiment.

—Oh ! mon cœur me le disait bien ! je le pensais ! c'est donc elle, Angélique, qui vous a envoyé le billet que vous avez lu à table ?

—Sans doute; elle seule pouvait me causer ce trouble. Elle déteste le bourgeois et veut m'arracher aux amusements de cette fête qu'il donne en l'honneur de Pierre. Je vais lui obéir, mais elle aussi m'obéira, et cette nuit même ! D'une façon ou d'une autre, il faut que cela finisse... Tu peux lire sa lettre, Amélie.

—C'est inutile, mon frère. Je connais assez Angélique pour redouter son influence. Elle a toujours fait la terreur de ses compagnes. Mais vous ne laisserez pas la fête, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

Elle savait que ce serait un grand manque de courtoisie envers leur ami Pierre.

—Il le faut, Amélie ! Angélique serait-elle aussi méchante qu'elle est belle, je l'aimerais toujours ! Je l'en aimerais davantage ! Si elle venait à moi, comme Hérodiade avec la tête de Jean Baptiste sur un plateau ! je ferais mieux qu'Hérodiade, je tiendrais mes serments !

—O mon frère ! mon frère ! soupira la pauvre Amélie. Les de Repentigny n'aiment pas si follement que cela !... Non, jamais ! quel philtre empoisonné avez-vous donc bu pour vous éprendre ainsi d'une femme qui vous traite en esclave ? Non, Le Gardeur ! vous n'irez pas ! vous n'irez pas ! supplia-t-elle encore en se jetant à son cou. Ici, avec votre petit sœur, vous êtes en sûreté ! vous ne le serez plus si vous entrez dans cette maison des Meloises !

—Je dois y aller, j'irai !... je le sais, j'ai bu un philtre enchanté, mais je ne veux point d'antidote ! Le monde ne saurait me guérir de mon amour pour Angélique ! Laissez-moi aller recevoir d'elle mon châtimement pour être venu à Belmont, et ma récompense pour avoir obéi à ses ordres !

—Pauvre frère ! pensez-vous qu'Angélique réponde à votre amour ? Elle est, comme nous toutes, faible et inconsistante ! Elle n'est pas, cette Angélique, l'idéal que l'homme cherche dans la femme qu'il aime !

—Pourvu qu'elle me soit fidèle à moi ! Mais elle va me trouver faible et inconsistant, moi, si je tarde encore à l'aller rejoindre... Adieu ! petite sœur.

Il se leva. Amélie pleurait. Elle ne voulait pas jeter le désespoir dans son âme. Et pourtant, elle se rappelait avec amertume et indignation les propos d'Angélique, et ses intentions au sujet de l'intendant. Voulait-elle donc, la perverse ! se servir de son frère comme d'une ombre qui ferait mieux ressortir ses charmes aux yeux de Bigot ?

—Mon bon frère, reprit Amélie, je suis femme et je comprends les femmes mieux que vous ne pouvez les comprendre vous-même. Je connais Angélique et son incroyable ambition. Elle ne reculera devant aucun moyen. Etes-vous convaincu, intimement convaincu, de la sincérité de son amour ? Croyez-vous qu'elle vous aime comme une femme doit aimer l'homme qui sera son époux.

Le Gardeur sentit l'amertume de ces paroles comme un stylet d'argent qui lui aurait fouillé le cœur. Dans son extrême passion pour Angélique, il éprouvait souvent de l'angoisse quand l'enchantresse faisait pleuvoir autour d'elle ses coquettes agaceries. Surabondance d'amour ! pensait-il.

● Lire la suite en page 12



## Si caressant est le tentateur !

Cependant, il trouvait bien que cet amour tombait un peu sur lui comme la rosée sur la toison de Gédéon. La rosée rafraichissait la terre autour de la toison et laissait la toison tout aride.

—Amélie, répliqua-t-il, l'épreuve est rude, la tentation est forte. Mais tout est inutile ! Angélique peut être aussi fausse que Cressid envers tous les autres, elle ne me trompera jamais ! Elle l'a juré devant l'autel de Notre-Dame. J'aimerais mieux me damner avec elle, que monter sans elle sur le plus beau des trônes.

Amélie ne put s'empêcher de frissonner à cette parole de blasphème. Elle comprit l'inutilité de ses prières et courba la tête. Ils se levèrent. Quelques branches de jasmin s'inclinaient au-dessus du siège rustique. Elle en cassa une qui était toute fleurie.

—Emportez cette fleur. Le Gardeur ! dit-elle, elle apprendra à Angélique que je suis une rivale redoutable !

Il prit la fleur.  
—Je voudrais bien qu'Angélique te ressemblât en tout ! Je mettrais cette fleur dans ses cheveux pour l'amour de toi, Amélie.

—Et pour l'amour d'elle ! Puisse-t-elle vous porter bonheur à tous deux ! Revenez à la maison, Le Gardeur, après votre visite. Je veillerai, je vous attendrai pour vous féliciter... ou vous consoler.

—Sois sans crainte, petite. Angélique est franche comme l'acier avec moi ! Demain, tu pourras l'appeler ma fiancée. Maintenant, va danser et t'amuser jusqu'au jour.

Il l'embrassa, la reconduisit à la salle du bal et partit pour la ville.

Amélie raconta à sa tante ce qui venait de se passer. Mme de Tilly parut surprise et désolée.

—Penser que Le Gardeur va demander la main de cette terrible jeune fille ! exclama-t-elle... j'espère qu'elle le refusera. Si ce que j'ai entendu dire est vrai, elle le refusera.

—Ce serait le malheur de mon frère, tante ! répondit Amélie, avec tristesse. Vous ne savez pas comme il est résolu.

—Non, mon Amélie, son malheur serait d'être accepté. Le Gardeur peut trouver le bonheur avec une autre femme, jamais avec elle. Elle réserve par ses coquetteries une mort sanglante aux insensés qui l'aiment. Elle est sans affection et se couvre d'un voile impénétrable. Elle sacrifierait la terre entière à sa vanité ! J'ai peur qu'elle ne sacrifie Le Gardeur aussi froidement que le dernier de ses amoureux.

Pierre Philibert survint. Mme de Tilly lui présenta les excuses de Le Gardeur.

—Il a été obligé de rentrer pour affaires sérieuses, dit-elle.

Philibert se douta bien de quelque chose, mais n'en fit rien paraître. Il plaignit Le Gardeur et parla de lui en termes si généreux, qu'Amélie en fut profondément touchée. Le bal tourbillonnait. Les vieux lambris vibraient aux accords de la musique et sous la cadence des pas légers.

Mme de Tilly et sa nièce désiraient se retirer avant minuit ; de la Corne de Saint-Luc ordonna d'emmener les chevaux et il partit avec elles.

Amélie avait dansé une ou deux fois avec Pierre, et des murmures un peu jaloux, un peu bienveillants aussi, s'élevaient de toutes parts parmi les jolies danseuses. Ne serait-elle pas la future châtelaine de Belmont ?

Le gouverneur et plusieurs des plus vieux d'entre les invités prirent aussi congé du bourgeois et de Pierre vers l'heure de minuit. La danse déroula longtemps encore ses capricieuses figures, et la musique, longtemps encore, remplit la somptueuse salle de ses délirants accords.

Quand les derniers convives se retirèrent, les clochers des églises et des couvents commençaient à se dessiner au loin dans les brumes grises du matin.

**P**ENDANT cette fête de Pierre Philibert, Angélique des Meloises s'était retirée dans son délicieux boudoir, tout rempli de lumières et de fleurs. Quelques bûches légères flambaient dans l'âtre, car la nuit était fraîche. Souvent, en la Nouvelle-France, après une journée brûlante, la brise qui monte du grand fleuve apporte la fraîcheur des rochers battus des flots, et des neiges oubliées dans les ravins.

Angélique regardait rêveusement se dérouler les spirales de la fumée, fantastiques et capricieuses comme ses pensées. Elle écoutait les bruits qui venaient de la rue et tressaillait de temps en temps.

Son instinct lui disait que Le Gardeur allait venir, et plus aimant que jamais ! Elle devinait qu'il lui proposerait encore de l'épouser ; que lui répondrait-elle ? Elle ne voulait ni le blesser, ni lui donner de vaines espérances, se montrer ni trop indifférente, ni trop passionnée. Il fallait garder son amour et rejeter ses propositions. Elle réussissait bien ! Elle éprouvait cependant une certaine anxiété, car elle l'aimait. C'était par égoïsme pour elle-même, et non pour lui.

Souvent c'est ainsi que l'on aime.

Fatiguée de la solitude qui l'entourait, elle se leva, ouvrit sa fenêtre et s'assit en dehors, sur le balcon. Elle entendit des voix d'hommes et vit deux ombres sur les marches de l'escalier. C'étaient Max Grimeau et Bartemy l'aveugle, les deux mendiants de la porte de la basse-ville. Elle comprit à peu près ce qu'ils disaient. Ils paraissaient compter la recette de la journée et arrêter le menu d'un souper dans un bouge de l'autre quartier de la ville. Tout à coup survint un troisième personnage. Il passa vis-à-vis une lanterne, suspendue par une corde au-dessus de la rue, et Angélique put le distinguer aisément. Il était court, alerte, et portait un sac de cuir au côté. Les vieux mendiants l'accueillirent avec la plus vive satisfaction.

—Aussi sûr que mon vieux mousquet, c'est maître Pothier ! exclama Max Grimeau, en se levant pour serrer la main au nouveau venu.

Il continua sur un ton plaisant :  
—C'est dommage que tu ne voies pas, Bartemy ! Les femmes du sud l'ont bien traité, va ! ses joues sont rondes et rouges comme des pivones. Il est gras comme un bourgmestre allemand.

Max avait vu le monde quand il marchait dans les rangs du maréchal de Belle-Isle, et il n'était jamais à bout de comparaisons.

Bartemy tendit la main au notaire.

—Je vous vois par la parole et le toucher, maître Pothier, fit-il ; je suis sûr que vous n'avez pas dit votre benedictie devant des os nus, depuis que vous nous avez laissés !

—Oh ! j'ai tondu le mieux et le plus légalement que j'ai pu les sujets du roi, cependant je n'ai pas réussi comme vous, j'en suis convaincu.

—C'est que, voyez-vous, reprit l'aveugle en branlant la tête d'une façon pieuse et levant ses grands yeux blancs, nous demandons pour l'amour de Dieu ! Nous autres, mendiants, nous sauvons plus d'âmes que les curés, parce que nous exhortons les gens à la charité. Nous devrions faire partie de la sainte hiérarchie, tout aussi bien que les Frères gris...

—Mais vous auriez dû aller à Belmont, aujourd'hui, maître Pothier ! Il y avait là le plus gros pâté du monde. Vous auriez trouvé moyen de faire un procès au sujet de ce pâté et de vivre à même pendant un an.

—L'infortuné me poursuit, soupira le notaire, en se joignant les mains sur la poitrine. Je n'aurais

pas perdu l'occasion de goûter à ce pâté, non ! aurais-je eu à faire le testament du Pape ! Mais, comme il est dit dans la coutume d'Orléans, tit : 17, et dans Pothier, au chapitre des successions : l'absent perd l'usufruit de ses droits — j'ai perdu ma part du pâté de Belmont !

—N'importe, maître Pothier, riposta Max, consolez-vous, car vous allez venir avec nous, cette nuit, à la Fleur de Lys, rue Sault-au-Matelot. Bartemy et moi avons commandé un pâté à l'anguille, et un gallon du meilleur cidre normand. Nous allons nous mettre aussi gais que les marguilliers de Saint-Roch après la quête de l'Enfant-Jésus.

—Je suis tout à vous, c'est bien ! je suis complètement libre, je viens justement de remettre à l'intendant une lettre qu'une dame de Beaumanoir m'a confiée. Une couronne pour le message ! je la dépose sur votre pâté à l'anguille, Max !

Angélique avait d'abord écouté avec assez d'indifférence la conversation des deux mendiants, mais les paroles de maître Pothier l'intéressèrent vivement.

Max demanda au notaire, avec une curiosité assez surprenante chez un homme de sa position :

—Avez-vous jamais eu la bonne fortune de voir cette dame de Beaumanoir ?

—Je ne m'occupe point de ce que les Pigeons ont à faire ici, mais ce qu'a dit l'intendant, riposta Max, avec animation ; et votre grimoire, je m'en moque comme de ça !

—Que votre Nomine Domini, dit Pothier. Ne vous fâchez pas, Max, si j'en infère que l'intendant cita Pigeau, tit : 227 ; Le tuteur est comptable de la gestion.

—Je ne m'occupe point de ce que les Pigeons ont à faire ici, mais ce qu'a dit l'intendant, riposta Max, avec animation ; et votre grimoire, je m'en moque comme de ça !

Il fit claquer ses doigts comme le chien de son mousquet quand il était à Prague, pour expliquer ce qu'il entendait par ça.

—Inapte loquens ! vous ne comprenez pas plus la loi que le latin, Max ! exclama le notaire en secouant d'un air de pitié sa vieille perruque.

—Je comprends l'art de mendier ! un art qui s'exerce sans tromperie ou fort malhonnêtement, comme l'on veut, riposta Max, toujours avec chaleur.

—Voyez donc, maître Pothier, continua-t-il, vous êtes instruit comme trois curés, vous, eh bien ! je puis amasser plus d'argent, à tendre la main aux passants, dans la côte de la basse-ville, et à crier : Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît que vous à charroyer votre

éveillé une flamme de colère dans l'âme d'Angélique.

Une pensée amère revenait sans cesse à l'esprit d'Angélique :

Le rude messager de la dame de Beaumanoir avait dit qu'après la lecture de la lettre l'intendant s'était senti ému et avait déplié sa bourse...

Qu'est-ce que cela signifiait donc ? Bigot voulait-il jouer au plus fin avec Angélique des Meloises ? Alors, malheur à lui ! et malheur à la dame de Beaumanoir !

Pendant qu'elle rêvait à ces choses, quelqu'un frappa à sa porte. Elle entra dans son boudoir et trouva une jeune fille de tournure avenante et fort propre, en costume de servante, qui désirait lui parler.

Elle ne la connaissait pas.

La servante fit une profonde révérence et dit qu'elle se nommait Fanchon Dodier ; que Lisette était sa cousine, qu'elle avait demeuré à Beaumanoir et venait justement de quitter le service.

—Il n'y a pas moyen de vivre au château, dit-elle, dès que dame Tremblay nous soupçonne d'être galantisées, ne serait-ce qu'un brin, par M. Froumois, le beau valet de l'intendant. Elle s'est imaginée qu'il me recherchait, et vous ne sauriez croire tout ce qu'elle m'a fait endurer madame ! A la fin, je me suis décidée à venir demander conseil à ma cousine Lisette et à chercher une autre maison. Il me semble que la dame Tremblay ne devrait pas se montrer si sévère pour les autres, elle qui ne fait que se vanter de ses succès quand elle était la charmante Joséphine !

—Et Lisette vous envoie à moi ? demanda Angélique.

Elle était trop préoccupée pour remarquer ces traits à l'adresse de dame Tremblay. Dans un autre moment, ils l'auraient fort amusée.

Elle regarda la jeune fille avec une intense curiosité. Ne pouvait-elle pas, en effet, lui révéler quelque chose de ce secret qu'elle voulait à tout prix connaître ?

—Oui, madame ! répondit l'étrangère, c'est Lisette qui m'envoie à vous. Elle m'a bien recommandé d'être prudente au sujet de l'intendant et de vous demander simplement si vous avez besoin de mes services. C'était inutile. Lisette pouvait se dispenser de me faire cette recommandation. Je ne révèle jamais les secrets de mes maîtres, jamais ! madame, jamais !

Angélique pensa :  
—Vous êtes plus rusée que vous n'en avez l'air, ma petite, quels que soient vos scrupules au sujet de vos secrets.

Plus elle dit tout haut :

—Fanchon, je vous prendrai à mon service à une condition. Vous me direz si vous avez jamais vu la dame de Beaumanoir.

Angélique mettait ses intérêts avant tout, même avant les délicates notions de l'honneur.

—Je vous dirai bien tout ce que je connais, madame, répondit la servante en disponibilité. Aucune des servantes n'est supposée savoir qu'elle est dans le château, cette dame, mais toutes le savent, comme de raison !

Fanchon se tenait là, droite, les mains dans les poches de son tablier, prête à répondre à n'importe quelle question.

—Il était impossible, répliqua Mlle des Meloises, de garder, dans le château, un pareil secret...

Elle demeura pensif un instant.  
—Maintenant, Fanchon, dites-moi donc quelle apparence elle a cette dame ? reprit-elle.

Et d'une main frémissante, elle rejeta en arrière ses longs cheveux. L'étincelle luisait dans ses paupières.

Fanchon eut peur de ce regard de flamme et elle parla plus qu'elle n'aurait voulu le faire.

—Je l'ai vue ce matin, madame, au moment où elle s'agenouillait dans son oratoire. La porte était entr'ouverte, et, malgré les ordres de dame Tremblay, j'ai...

(A SUIVRE)



● C'est que, voyez-vous, nous demandons pour l'amour de Dieu !

—Non ; c'est dame Tremblay qui m'a remis la lettre avec un doigt de vin, c'est l'intendant qui m'a donné la couronne après avoir lu la lettre ! Je n'ai jamais vu le chevalier de si bonne humeur ; cette lettre a touché et sa bourse et son cœur. Mais comment se fait-il que vous ayez entendu parler de la dame de Beaumanoir ?

—Oh ! Bartemy et moi nous entendons tout ce qui se dit dans la porte de la basse-ville ! Un jour, Mgr l'évêque et le Père Glapion se sont rencontrés justement à trois pas de nous et se sont mis à parler de cette dame. Ils se demandaient qu'elle pouvait bien être. Bigot est arrivé. Il ne pouvait pas survenir plus à propos. Monseigneur lui demanda, sans cérémonie, si c'était vrai qu'il gardait une dame à Beaumanoir.

—Une douzaine, au moins, monseigneur ! répliqua-t-il en badinant.

—Ça prend l'intendant pour enfoncer un évêque ! il recommanda

attirail, de loi dans tous les coins de la province, jusqu'à ce que les chiens vous aient mangé les moutons comme on dit dans le Nivernois.

—Ne vous occupez point de ce qui se dit dans le Nivernois. Bon coq ne fut jamais gras ! C'est tout comme maître Pothier dit Robin ! Tout maigres que soient mes jambes, elles peuvent porter autant de votre pâté à l'anguille que les jambes du meilleur cocher de Québec.

—Il doit être cuit, le pâté ! Remuons-nous, observa Bartemy en se levant. Donne-moi ton bras, Max, le notaire va se ranger de l'autre côté. Bon ! comme cela ! je marcherai droit comme un clocher jusqu'à la Fleur de Lys !

La perspective d'un bon souper les rendait heureux comme des grillons sous la pierre d'un foyer chaud. Ils allaient clopin clopant, avec leurs gros souliers pleins de clous, sur les trottoirs sonores, et ne soupçonnaient pas qu'ils avaient

# Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur par HAROLD R. FOSTER

L'empereur Valentinien était rusé. Dans un accès de jalousie, il a fait assassiner son général Aetius et les trois chevaliers de la Table Ronde sont accusés du crime. Au procès des trois accusés, des amis d'Aetius mettent fin à la tyrannie de leur empereur.



"Nous serons encore accusés de ce meurtre", dit le Prince Vaillant. Agissons comme si nous étions des courtisans du roi." Et les trois chevaliers s'enfuient à toute vitesse.



Pour retourner chez eux sans perdre un instant!



Ils revêtent rapidement leurs armures pendant que leur écuyer prépare les selles.



Ils prirent tellement peu de temps à changer de vêtements qu'ils réussissent à sortir par la porte de l'Est avant que la nouvelle de la mort de l'empereur soit connue dans toute la ville.



"Tu avais raison", dit Tristan au Prince Vaillant. "On va nous accuser d'avoir tué l'empereur. Regarde, des soldats sont déjà à notre poursuite."



"Rencontrons-les ici et renvoyons leurs oreilles à Rome avec nos félicitations." "Non, répondit le Prince. Nous sommes trop près de la ville et des renforts arriveraient bientôt pour nous massacrer."



"Voici la première fois que mon cheval entend des ennemis derrière lui," murmure Tristan. "Je sens qu'il me méprise."



Un pont de pierre constitue un endroit idéal pour combattre contre des forces supérieures. Nos trois amis s'arrêtent donc là pour attendre les soldats qui les poursuivent et qui sont remplis de confiance.

La semaine prochaine : Nos amis se séparent.

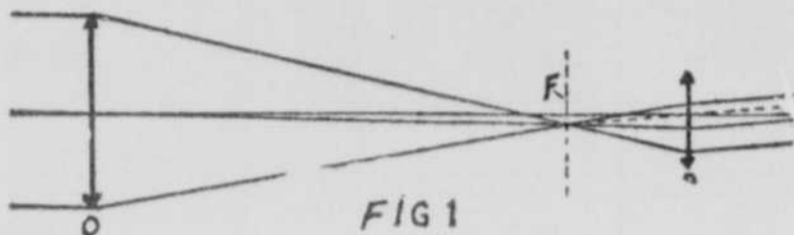


## Un peu de théorie

Posséder une lunette ou un télescope et en jouir parce qu'on s'en sert avec adresse, c'est déjà un point d'acquis. Mais combien le plaisir est accru quand on sait comment ils fonctionnent, comment la lumière se comporte en les traversant! Nous commençons aujourd'hui sur ce sujet une série d'articles que nous avons voulu faire clairs avant tout. Si l'on veut bien ne pas s'effrayer au premier terme technique que l'on y rencontrera, on n'aura aucune difficulté à les suivre.

Chaque point lumineux du ciel, situé dans le champ de la lunette, émet un faisceau de rayons parallèles. On a ainsi toute une série de faisceaux, plus ou

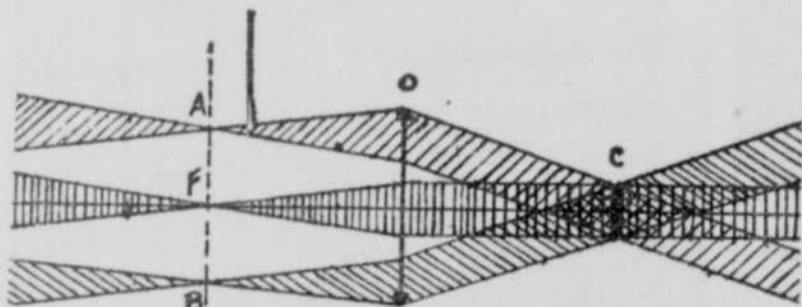
nature que celle qui y entre. La seule qui ait changé, en première analyse du moins, c'est l'inclinaison des différents faisceaux sur l'axe. D'où le grossissement. On voit deux points beaucoup plus séparés qu'ils ne l'étaient à l'œil nu. On démontre par un calcul très simple que le grossissement d'une lunette est d'autant plus grand que le foyer de l'objectif est plus long et que celui de l'oculaire est plus court. (Pour vous en rendre compte, si vous êtes profane en la matière, prenez un bout de papier et tracez la marche des rayons, en augmentant de plus en plus la distance focale de l'objectif et en diminuant celle de l'oculaire.)



moins inclinés sur l'axe de l'instrument, suivant la position des points lumineux qui leur ont donné naissance. Sur la figure 1, nous n'avons représenté que trois rayons du faisceau émis par une étoile située un peu en dehors de l'axe, afin de ne pas compliquer le dessin. On voit en O, l'objectif, en F, le foyer, et en o, l'oculaire. Les rayons se rencontrent au foyer, où ils forment une image réelle que l'on peut observer en la projetant sur un verre dépoli, ou simplement en la regardant à l'œil sans aide, accommodant sa vue sur ce foyer. C'est l'expérience qu'ont faite tous ceux qui

La figure 2 représente en détail ce qui se produit aux alentours du foyer principal et de l'oculaire. Prenons trois points, A, F et B, de l'image focale et suivons la marche de leurs rayons au delà de l'oculaire. On voit que les faisceaux de lumière parallèles se rencontrent tous en une même région: c'est le cercle oculaire. Toute la lumière qui entre par l'objectif s'y trouve concentrée et l'observateur doit placer son œil à cet endroit s'il veut profiter de tous les avantages de son instrument.

(à suivre)



se sont taillé un miroir de télescope, alors qu'il était sur le point d'être terminé.

En étudiant bien la figure 1, on trouve une explication pour le renversement de l'image et une autre pour sa dimension: qu'on nous dit, dans les traités, être d'autant plus grande que l'image se forme plus loin de l'objectif, c'est-à-dire que la distance focale de celui-ci est plus grande.

Les rayons, après s'être réunis au foyer, continuent leur marche, en divergeant cette fois, et rencontrant l'oculaire. Si le foyer de cette loupe coïncide avec le foyer de l'objectif, les rayons sont de nouveau transformés en faisceaux de lumière parallèle, comme ils l'étaient auparavant. La lumière qui sort de l'instrument est donc de même

### RECTIFICATION

Dans l'article de M. Garneau, décrivant le Ciel de décembre, une erreur de transcription nous avait fait dire que "l'astre flamboyant et inusité qui occupe les hauteurs du ciel à 9 h. et demie en décembre" était la comète Cunningham. Il n'en est pas ainsi; l'astre flamboyant n'est pas inusité du tout. M. Garneau nous demande de rectifier comme ceci: "L'astre éblouissant qui culmine à 9 h. 30 n'est pas la comète Cunningham, ni la Lune. Devinez, encore une fois. Ecrivez votre réponse."

### SOURIEZ...

#### CACOPHONIE

Le promeneur, au pêcheur. — Prenez-vous beaucoup de poissons dans cette petite rivière?

— Ça dépend du meunier.

— Pourquoi?

— Parce qu'il défend parfois de pêcher: alors, quand on empêche, on n'en pêche pas, et quand on n'empêche pas, on en pêche.

#### AVANCEMENT

— Eh bien! père Thomas, que devient votre fils à Paris?

— Eh bien! il fait son chemin. Il était entré d'abord comme garçon de bureau à la mairie du XVIII<sup>e</sup> arrondissement; le voilà maintenant à la mairie du VII<sup>e</sup>. Avec du travail et de la conduite, il arrivera bien sûr à la mairie du I<sup>er</sup>.

## La revue The Sky

Le numéro de décembre nous arrive, plus intéressant que jamais. Parmi les articles les plus remarquables, on peut lire: Production de l'énergie dans le Soleil; Hans A. Berthe, de Cornell University; L'Étoile de Noël, par William H. Barton, jr.; Anecdotes astronomiques; Hieroglyphes dans le ciel; Savez-vous? par L.-J. Lafleur; un reportage de l'assemblée annuelle de l'A. A. V. S. O.; Le planétarium d'amateurs; Nouvelles de l'association des amateurs. La page des Observateurs; un résumé des derniers mémoires publiés par les professionnels; la revue des livres; Un nouveau caméra astronomique du même type que le Schmidt. Sur le frontispice, le ciel du mois de décembre, et sur la couverture de dos, la nébuleuse obscure dite de la Tête de cheval, photographiée avec le 100 pouces du Mont Wilson. Pose: 3 heures.

Voici de nouveaux éléments de la comète Cunningham, calculés récemment à Harvard:

	A. D. h. m.	Décl. °	Magnitude.
1 déc.	19,18	29,8	8,0 à 6,1
9	23	26,4	7,2 5,0
17	28	22,2	6,2 3,7
25	33	16,2	5,0 2,0
2 janv.	35	5,9	3,5 0,0
6	34	12,3	2,7 -1,1
10	32	-13,0	2,0 -2,1
14	28	-24,6	1,7 -2,6

La magnitude est difficile à évaluer avec certitude, car on ne sait pas si la brillance de la comète est proportionnelle à la quatrième ou à la sixième puissance de sa distance au Soleil. Jusqu'à maintenant, elle semble suivre la deuxième loi; ce sont les magnitudes données ici dans la deuxième colonne.

(Extrait de la revue The Sky, numéro de décembre).

### CHIMIE AMUSANTE

Pour coller une étiquette sur du fer.

Pour coller une étiquette sur du fer, employez votre colle ordinaire, mais frottez au préalable le métal avec un oignon et collez tout de suite.



### SACRIFIE TON EGOISME

La véritable amour pousse à se dévouer pour les autres. Quand Jésus nous dit dans son Évangile: "Aimez-vous les uns les autres", c'est comme s'il nous disait: "oubliez-vous", car on ne peut aimer les autres et les rendre heureux sans s'oublier soi-même. Mais le plus joli, c'est qu'on se rend heureux en faisant le bonheur des autres; tous les avantages à la fois! Dans le beau trait des moines de saint Macaire (déjà cité ici), chacun, en faisant le sacrifice de la grappe de raisin pour son voisin, lui avait fait plaisir par cette attention, et avait goûté, en s'oubliant pour lui, une joie d'âme infiniment plus douce que sa bouche n'en aurait eu à manger la grappe, car les joies d'âme et de cœur sont bien au-dessus de celles du corps et des sens!

A l'égoïsme, hélas! de plus en plus universel, il faut opposer le don de soi. Ecoutez Mgr Feltin, archevêque de Sens: "A mon avis, la meilleure méthode de formation est la Croisade Eucharistique, qui apprend à l'enfant à mettre Notre-Seigneur dans sa vie, et à être généreux, à se vaincre, à se sacrifier."

Vois comme tu dois remercier Notre-Seigneur. Un des meilleurs moyens de le remercier est d'être un catholique généreux, cherchant de plus en plus à détruire les racines du "moi" qui perdrait le jardin de ton âme si tu ne les arrachais, car elles sont pires que les racines de chiendent qui courent sous terre, et abiment complètement les jardins si on se les arrache, au fur et à mesure qu'elles repoussent.

## HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

### 6---L'Égypte

par M. PATRICE BUET  
d'après les dessins et reconstructions de M. Goichon.

### La société dans l'Égypte



175. — L'ADMINISTRATION

Derrière l'administration royale, travaillait une bureaucratie puissante, savamment constituée, aussi forte que complexe. Cette bureaucratie formait l'immense corporation des scribes, très paperassiers, mais très ordonnés en ses travaux. C'est elle qui connaissait de toutes les affaires administratives du pays, lequel était divisé en circonscriptions ou NOMES, dont le nombre varia de 36 à 44 et qui chacune était gouvernée par un officier relevant directement de la couronne.

176. — LA NOBLESSE ET LE CLERGÉ

La noblesse égyptienne comprenait la descendance directe du Pharaon les vieilles familles princières, les hauts dignitaires de la cour et les ministres. Elle avait un insigne qui était la canne en bois d'acacia; un privilège, l'exemption des impôts; un avantage, les hauts emplois du gouvernement.

Il lui arriva dans la Moyenne et Haute Égypte, de réclamer et d'obtenir son indépendance; mais dans le Delta où elle se trouvait directement sous l'emprise du Pharaon, elle vivait affaiblie et domestiquée, servilement attachée à son maître.

Les prêtres, égaux, sinon supérieurs en puissance, aux nobles, étaient extrêmement riches et jouissaient d'une exceptionnelle considération. Très instruits, très actifs, très écoutés, ils obtenaient souvent des charges dans le gouvernement et il n'était pas rare de les voir soit juges, soit gouverneurs de provinces, soit commandants d'armée. Ils avaient, cependant, des fonctions éminentes au service du culte, qui les astreignait à mille pratiques religieuses.

# GRAND CONCOURS

# D'EMBELLEMENT

## A GENTILLY ET A BECANCOURT

(Par J.-A. LaHAYE)

Un bon mouvement est lancé. Grâce à l'initiative de l'agronome, Louis Baribeau, à Gentilly, un concours d'embellissement des demeures fut organisé dans ces deux paroisses.

Cette initiative ne surprend pas de sa part, car M. Baribeau a une âme d'artiste. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à admirer les alentours de sa demeure et sa de-

meure elle-même, à remarquer l'intérêt qu'il porte à la campagne d'embellissement qui se dessine dans la province.

L'intérêt et l'émulation provoqués par ce concours paroissial nous ont surpris nous-mêmes et nous sommes fiers d'ajouter que les intéressés se promettent de faire encore mieux dans les années à venir.

Le concours débuta par la distribution de lettres circulaires, dans lesquelles nous avons attiré l'attention sur quelques points essentiels servant de base à l'embellissement : propreté et entretien des bâtiments, ordre autour des demeures, c'est-à-dire une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, plantation d'arbres ou d'arbustes, entretien d'une pelouse encadrée de quelques plates-bandes de fleurs ou décorée de massifs. Le blanchissage des bâtiments fut facilité par la distribution d'une circulaire donnant la bonne préparation du lait de chaux.

Les propriétaires, comme les locataires dans les villages, ont bien répondu à notre appel lancé publiquement lors d'une réunion. Nous nous sommes convaincus que nos exhortations avaient bien porté lorsque nous avons eu l'occasion de faire l'expertise de ce concours dans une tournée de paroisses. Nous nous sommes rendus à l'évidence que les cultivateurs et les villageois ont bien saisi le sens de ce concours. Lorsque nous avons dit que c'était vraiment une oeuvre sociale que de rendre notre campagne propre, gaie, attrayante, ils ont réfléchi et ils ont compris.

En effet, tandis que les journaux et la radio nous apportent des nouvelles de carnage et de massacre, nous apprennent que des centaines de milliers de propriétaires — des millions, il faudrait dire — sont brutalement arrachés de leurs foyers et expatriés, nous, nous devons chérir davantage notre petit coin de terre et l'habitation qui en marque le titre de propriété. Le soin et la propreté, l'enjolivement par des fleurs, l'encadrement de notre demeure par des arbres et de la verdure seront autant de preuves que nous voulons conserver ce coin de terre pour notre propre satisfaction d'abord, pour produire plus de bonheur autour de nous. La famille y trouvera un milieu plus agréable où il plaît d'y vivre, les enfants y recevront les premières notions de l'ordre, de la propreté, du beau. Et, si un jour le destin les appelle ailleurs pour faire leur vie, ils les apporteront avec eux et garderont du foyer paternel une image agréable dans leurs souvenirs.

Imaginez, au contraire, un foyer où le désordre et la malpropreté règnent en maître. Quel effet moral sur la famille ! Pourriez-vous reprocher aux enfants de soupirer après le jour où ils seront délivrés d'un tel milieu ? Pourriez-vous bien les blâmer d'oublier le foyer qui les a vu naître ? Vous n'en auriez pas le droit.

Si ces concours d'embellissement sont poursuivis et encouragés, quelle physionomie attrayante notre province de Québec n'offrira-t-elle pas dans quelques années ! Quel effet bienfaisant ne produiront-ils pas sur la mentalité paysanne et villageoise des nôtres ? C'est à y bien réfléchir !

Comme à toute initiative il faut y ajouter l'agrément d'une récompense, les organisateurs de ces concours ont fait appel aux différentes associations agricoles et aux différents corps publics pour se procurer les fonds nécessaires à la distribution de plusieurs prix. Chaque association dénommait également un représentant au comité des juges pour faire l'expertise de ces concours.

Tout s'est fait dans l'ordre et la bonne entente et nous espérons des résultats encore plus heureux et plus généralisés au cours des années à venir. Ces concours sont nés pour vivre.

### LISTES DES JUGES DE BECANCOURT

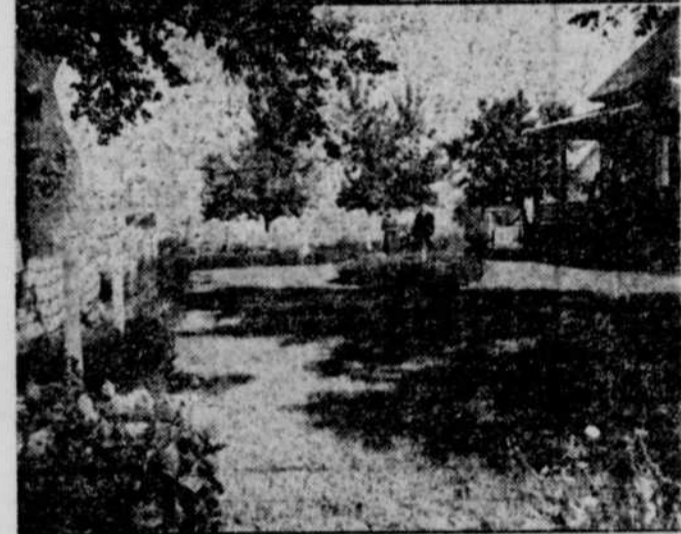
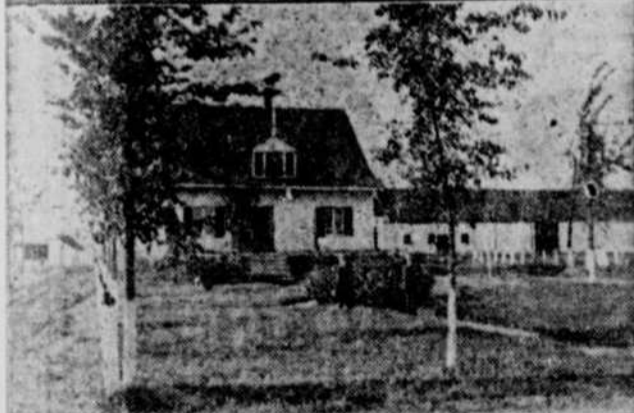
M. l'abbé Jules-André Thibodeau, vicaire, aumônier de la J.A.C. ; MM. Louis Baribeau, agronome du comté ; J.-A. LaHaye, agronome spécial ; Alfred Deshaies, maire de la paroisse ; Mme Léopold Cyrenne, présidente du cercle des fermières ; MM. Joseph Hébert, secrétaire de la municipalité, J.-Hervé Cyrenne, secrétaire du concours.

### LISTE DES JUGES DE GENTILLY

M. l'abbé Lorenzo Cinq-Mars, vicaire, aumônier de la J.A.C. ; MM. Louis Baribeau, agronome ; Willie Poliquin, maire ; Alfred Beaudet, secrétaire ; André Beaudet, président de la J.A.C. ; Elphège Piché, conseiller ; mesdames Alfred Carignan, fermière, et A. Baril, secrétaire du cercle des fermières.

● A GENTILLY, de haut en bas. — Propriété de M. Louis Baribeau, agronome ; 1er prix, village, M. Lucien Poliquin ; 2ème prix, village, M. Victor Durand ; 1er prix, paroisse, M. J.-Bte Baril ; 2ème prix, paroisse, M. Nora Baril.

● A BECANCOURT, de haut en bas. — 1er prix, Joseph Blondin, village ; 2ème prix, D.-H. Rheault, village ; 1er prix, Henri Houle, paroisse ; 2ème prix, Maurice Mayrand, paroisse ; comité des juges : — De gauche à droite : MM. Hervé Cyrenne, agronome ; L. Baribeau, M. le curé Mélançon, M. le vicaire Jules Thibodeau, Jos. Hébert, madame Léopold Cyrenne, présidente du Cercle des Fermières ; M. Alfred Deshaies, maire, M. et Mme Plourde, M.D., M. et Mme J.-A. LaHaye, agronome.



# Jeannot l'invincible

par  
**LYMAN YOUNG**

Registered U. S. Patent Office

Le capitaine Bellows, Jeannot et Jules poursuivent le puissant bombardier de l'espion D-7 pour l'empêcher de causer des dégâts.



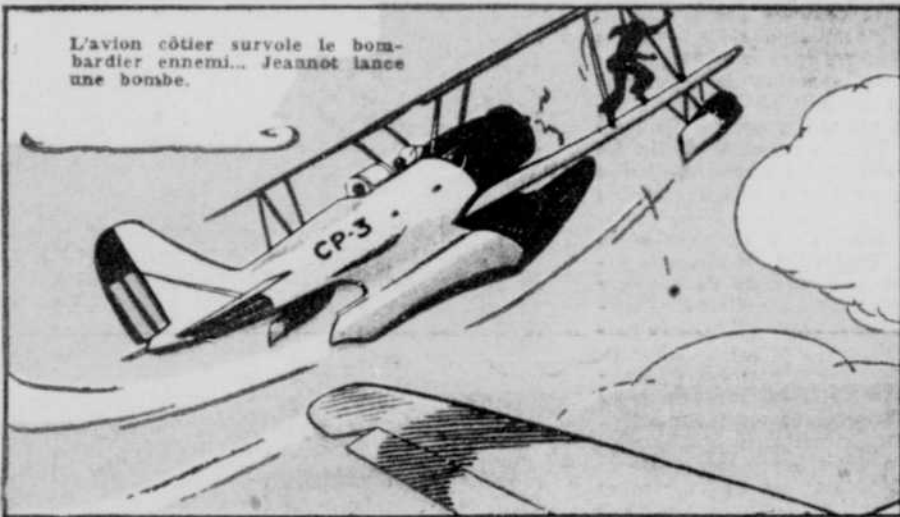
Je pense qu'il va nous échapper. Nous manquons d'essence.

Nous devons les descendre. Pensé à ce qu'il arrivera si... Une idée!



Ce sont des bombes lacrimogènes... A quoi peuvent-elles nous servir.

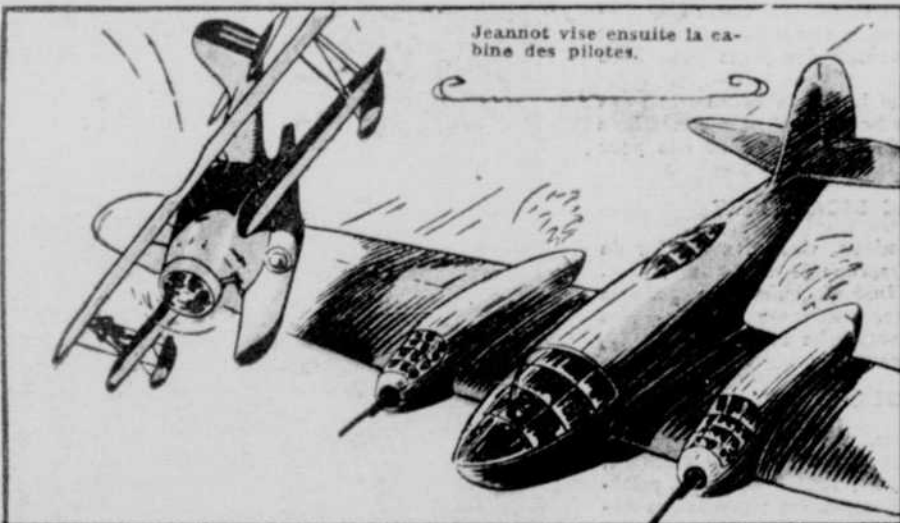
Essayez de survoler leur avion. Je vais lancer quelques-unes de ces bombes sur la cabine... Je voudrais essayer...



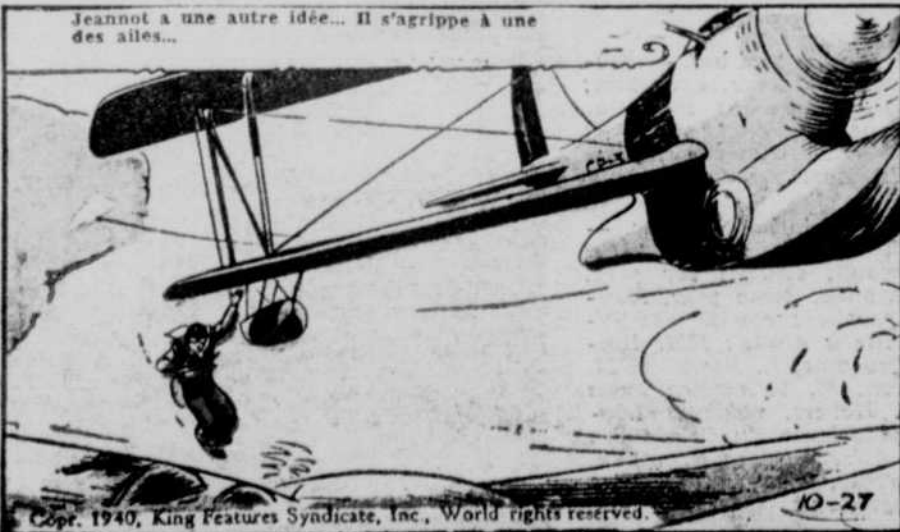
L'avion côtier survole le bombardier ennemi... Jeannot lance une bombe.



La bombe va s'écraser dans la cabine des mitralleurs.



Jeannot vise ensuite la cabine des pilotes.



Jeannot a une autre idée... Il s'agrippe à une des ailes...



...et il se laisse tomber sur l'avion des espions.

Copyright 1940, King Features Syndicate, Inc. World rights reserved.

10-27

LYMAN YOUNG